

**Web social,
terrain de jeu
pour l'éducation
aux images?**

Web social, terrain de jeu pour l'éducation aux images ?

Les éditions de l'Acap
Collection La fabrique du regard



Sommaire

Avant-propos	5
Partie I: Regard philosophique	9
<i>Pharmacologie des écrans numériques : des technologies persuasives aux technologies contributives</i> Par Anne Alombert	11
Partie II: Pour une éducation artistique aux images – Regards de cinéastes	21
Erika Haglund	24
L'entretien: <i>S'interroger et apprendre à poser un autre regard sur le monde</i>	25
L'atelier: <i>Se libérer des images formatées</i>	35
Pierre Larose	42
L'entretien: <i>Donner à voir, élargir sa culture et prendre position</i>	43
L'atelier: <i>Se créer un avatar</i>	51
Clément Dorival et Frédérique Hammerli	58
L'entretien: <i>Travailler la création pour construire une vision du monde</i>	59
L'atelier: <i>L'autportrait numérique</i>	71
Gabrielle Stemmer	78
L'entretien: <i>Réseaux sociaux et cinéma: de la matière documentaire pour explorer, montrer et questionner le réel</i>	79
Partie III: Autres approches éducatives	93
<i>Pour une éducation aux médias et à l'information partant de la pratique des publics</i> Entretien avec le collectif La Friche	96
<i>Pour une éducation à la citoyenneté numérique</i> Entretien avec le CRAJEP, Comité Régional des Associations de Jeunesse et d'Éducation Populaire	109

Avant-propos

En l'espace de trois décennies, tout a changé...

La révolution numérique a bousculé en profondeur nos habitudes, nos pratiques sociales et professionnelles, nos usages, nos économies. Cette transformation radicale, à une échelle individuelle et sociale, a modifié nos interactions avec les autres, nos imaginaires, notre manière de regarder le monde et nos façons de faire société. Ces bouleversements, vécus à une vitesse inégalée, ont engendré dans leur sillage des utopies, des peurs, de grands enthousiasmes, des débats et des problématiques nouvelles. Les médias sociaux s'inscrivent au cœur de cette révolution numérique, toujours en cours, mondes à part entière dans lesquels nombre d'entre nous, et massivement les plus jeunes, sommes plongés.

Face à cette nouvelle donne qui impacte nos modes de vie et ceux de nos publics, nous avons souhaité interroger, à travers ce nouvel opus de *La fabrique du regard*, les liens qui unissent éducation aux images et médias sociaux. Cette volonté s'inscrit dans la droite ligne des réflexions portées par des acteurs éducatifs et culturels de plus en plus nombreux qui observent de près les mutations d'usages induites par les technologies numériques, notamment chez les adolescents. Entre fascination technologique, rejet, crainte ou innovations créatives et de médiation, chacun cherche la posture à adopter.

Il s'agit de faire une pause dans nos pratiques et de prendre le temps de questionner nos manières de développer l'éducation artistique aux images aujourd'hui, dans ce contexte tout numérique. Comment penser nos dispositifs et actions pour une génération d'enfants et d'adolescents née avec la révolution numérique? Est-ce que nous devons faire évoluer nos méthodes? Quels sont

les nouveaux enjeux? Le web social est-il un nouveau terrain de jeu pour l'éducation aux images?

On pourrait estimer que les médias sociaux et l'éducation artistique n'ont pas grand-chose en commun. Et pourtant, en habitant les imaginaires et les regards, les médias sociaux se sont invités dans nos ateliers artistiques. Comment se saisir du phénomène? Faut-il et le cas échéant, de quelle manière, nous emparer du Web social dans un contexte d'éducation aux images?

C'est bien parce que ce mouvement est profond, multiforme et renvoie à de très nombreux sujets, qu'il nous a semblé essentiel de nous rapprocher d'acteurs très différents pour faire le point sur les questions et les approches. Cinéastes, enseignants, journalistes, acteurs de l'éducation populaire dialoguent ainsi au sein de cet ouvrage, autour de la place des réseaux sociaux dans leurs pratiques éducatives, convaincus que les outils ne sont ni bons ni mauvais en soi, mais que tout l'enjeu est de réfléchir aux finalités qu'on veut leur donner. Éducation artistique aux images, éducation aux médias et à l'information, éducation citoyenne au numérique cohabitent ici, dans leurs différences d'approches, mais surtout leurs complémentarités, pour proposer un grand plan au bénéfice des enfants et des adolescents.

Pauline Chasserieu,

Directrice générale de l'Acap - pôle régional image

Partie I:
Regard philosophique

Anne Alombert est maîtresse de conférences en philosophie contemporaine à l'université Paris 8. Elle est autrice d'une thèse de philosophie consacrée aux questions de l'humain et de la technique dans les œuvres de Jacques Derrida et Gilbert Simondon. Elle est co-auteur du livre collectif *Bifurquer, il n'y a pas d'alternative* (co-écrit avec Bernard Stiegler et publié en juin 2020) et auteure du livre *Schizophrénie numérique* (paru en avril 2023). Ses recherches portent sur la question des rapports entre vie, technique et esprit, ainsi que sur les enjeux anthropologiques et épistémologiques des transformations technologiques contemporaines.

Elle contribue depuis 2021 aux réflexions partagées au sein du CNNum (Conseil national du numérique), au même titre que vingt autres membres aux expertises diverses : philosophes, sociologues, psychologues, anthropologues, parlementaires, économistes, etc. Elle y a notamment porté, en collaboration avec Olga Kokshagina, la réalisation du dossier *Votre attention s'il vous plaît ! Quels leviers face à l'économie de l'attention?*, sorti en janvier 2022.

Pharmacologie des écrans numériques : des technologies persuasives aux technologies contributives

par **Anne Alombert**

Depuis l'apparition de l'informatique jusqu'aux performances actuelles des modèles de langage ou des programmes générateurs d'images, depuis les premiers ordinateurs personnels jusqu'aux smartphones et aux réseaux sociaux, les technologies numériques n'ont cessé de se développer ces dernières années, pénétrant progressivement toutes les sphères de la société (sphère intime ou privée, sphère professionnelle, sphère publique, etc.). Ces évolutions sont bien souvent décrites comme des progrès de l'intelligence artificielle – certains discours transhumanistes allant même jusqu'à parler de machines pensantes ou de machines spirituelles. Pourtant, dans le même temps, les études scientifiques se multiplient qui témoignent de la nocivité des écrans pour le développement cérébral et psychomoteur des enfants, des dangers des réseaux sociaux pour l'image de soi des adolescents, ou, plus généralement, des effets anxiogènes et délétères de la surcharge informationnelle. La véritable question qui se cache derrière la promotion de l'intelligence artificielle semble donc être celle de savoir comment le nouveau milieu médiatique affecte nos capacités cognitives et psychiques, ainsi que nos relations à nous-mêmes et à autrui. Plutôt que d'anthropomorphiser les machines (en leur attribuant l'intelligence, le langage, la pensée, peut-être même la conscience), il conviendrait de se

demander comment les dispositifs numériques transforment nos manières de réfléchir, de parler, de percevoir et de penser. Car nos consciences ou nos esprits ne sont pas des propriétés génétiques, cérébrales ou neuronales, inscrites dans les gènes, les cerveaux ou les neurones : elles se constituent au contraire au travers des échanges symboliques et sociaux, par l'intermédiaire de supports matériels (écriture, images, papiers, photographies, écrans) qui constituent autant de supports de mémoire et de savoirs. Dès lors, la transformation de ces supports ne manque pas de transformer les consciences et les esprits. En effet, nous ne nous rapportons pas au passé de la même manière à l'époque de l'écriture, qui permet de conserver les récits historiques, ou à l'époque de la photographie qui permet de fournir une image objective d'un instant à jamais passé : nos mémoires sont donc amenées à évoluer. Nous ne nous rapportons pas à l'actualité de la même manière à l'époque de la presse imprimée, à l'époque de la télévision en direct ou à celle des informations circulant sur Internet en temps réel : nos perceptions du présent se voient modifiées. De même, nous n'imaginons pas de la même manière à l'époque des premiers films des frères Lumière qu'à l'époque du cinéma numérique en trois dimensions : là encore, les images techniques configurent nos images mentales et les différents types de projections cinématographiques transforment nos capacités de projections psychiques.

En somme, les changements du milieu techno-symbolique ont toujours eu des effets sur les consciences et les esprits et cela ne date pas de la révolution numérique. Déjà au ^ve siècle avant notre ère, Platon s'inquiétait des effets de la nouvelle technologie que constituait alors

l'écriture sur les capacités de mémoriser et de penser : il décrivait en effet l'écriture comme un *pharmakon*, terme grec qui signifie à la fois le remède et le poison. L'écriture, en effet, apparaissait tout d'abord comme un remède pour la mémoire, dans la mesure où elle permettait de conserver une quantité de connaissances largement supérieure à celle qui pouvait être transmise oralement. Mais Platon remarquait qu'elle comportait aussi un risque : l'écriture qui permet d'augmenter la mémoire semble aussi la menacer. Une fois les connaissances extériorisées, les individus ne feront plus l'effort de se les remémorer : ils se reposent sur les marques écrites sans chercher à se ressouvenir, par eux-mêmes, de ce qu'ils auront appris. Non seulement ils n'exerceront plus leurs facultés mémorielles et intellectuelles, mais ils s'empêcheront aussi, par là même, de s'approprier les connaissances, de les interpréter et de les transformer. Les connaissances deviendront dès lors des informations mortes et figées et non plus des savoirs vivants, en constante évolution. Si l'écriture alphabétique est aujourd'hui devenue une écriture numérique, si le silicium a remplacé le papyrus, les réflexions de Platon, elles, n'ont rien perdu de leur actualité : au contraire, le caractère pharmacologique des technologies numériques semble plus que jamais s'affirmer. Si la numérisation des supports augmente bien les possibilités de conservation de la mémoire et d'accès aux savoirs, force est de constater que les technologies numériques apparaissent en même temps comme des menaces pour la mémorisation ou la réflexion. En 2007 déjà, la chercheuse Katherine Hayles s'inquiétait de la détérioration des capacités d'attention et de mémorisation sous l'effet de la démultiplication des sollicitations sur les écrans. Trois ans plus tard, Nicholas Carr publiait un essai intitulé *Internet rend-il bête?*, dans lequel il sug-

gérât que la quantité massive d'informations disponibles sur le Web risquait de court-circuiter les facultés de réfléchir et de penser. Le numérique, qui était apparu comme un remède pour la mémoire et le savoir, semblait ainsi menacer la vie de l'esprit.

De telles inquiétudes n'ont cessé de s'intensifier ces dernières années, en particulier depuis la diffusion massive des smartphones. Les géants du numérique, qui développent l'Internet des réseaux sociaux sur les téléphones (entreprises monopolistiques souvent issues de la Silicon Valley), déploient leurs innovations disruptives à grande échelle, sans concertation publique et avant que leurs enjeux n'aient pu être évalués par les sociétés. De telles entreprises mettent en œuvre des technologies persuasives, qui se fondent sur le design comportemental et la captologie, une nouvelle discipline alliant l'informatique et la psychologie cognitive, afin de faire des technologies numériques des outils de persuasion, susceptibles d'influencer les pensées et les comportements à un niveau infraconscient. Toutes sortes de fonctionnalités techniques sont alors développées pour maintenir les utilisateurs le plus longtemps possible devant leurs écrans, afin de revendre leur temps de cerveau disponible à des entreprises, qui pourront alors les cibler de messages publicitaires correspondant à leurs profils, afin de les inciter à consommer tel ou tel produit, à visionner tel ou tel contenu, à suivre telle ou telle personnalité, etc.

N Salut ça va ? Cette économie de l'attention se révèle destructrice pour les esprits : loin de permettre l'exercice des capacités réflexives et critiques, elle tend à susciter les réactions réflexes et à court-circuiter les temps de réflexion, d'interprétation ou de question-

nement. Par exemple, la réception constante de notifications active le circuit de la récompense en stimulant la production de dopamine (neurotransmetteur responsable de la sensation de plaisir) dans le cerveau, poussant ainsi les usagers à s'interrompre dans leurs activités pour aller vérifier leurs applications ou messageries. De même, une fonctionnalité comme le défilement infini (*infinite scroll*) invite les individus à visionner toutes sortes de contenus dans un flux continu, sans prendre le temps d'interroger ou d'interpréter les contenus reçus. Par ailleurs, sur les réseaux sociaux, le système des *likes* ou des *followers* (fondé sur la quantification des vues) tend à intensifier l'exposition de soi et le besoin de reconnaissance individuel, et non la participation à des projets collectifs. Il tend aussi à favoriser les publications les plus sensationnelles, quand bien même s'agirait-il d'images choquantes ou d'informations non-pertinentes, et à enfermer les utilisateurs dans des bulles de filtres, en raison des suggestions automatiques qui calculent par avance les demandes des publics sur la base de leurs traces passées. Les calculs probabilistes des algorithmes sur des quantités massives de données renforcent ainsi les moyennes et engendrent des comportements mimétiques, éliminant par là même l'expression des singularités et la production de nouveauté. En effet, sur les réseaux sociaux dominants, les usagers ne peuvent s'exprimer que selon des formats prédéterminés et standardisés (le bouton *like*, telle ou telle émoticône, 140 caractères, etc.) : les capacités d'invention et de création sont donc extrêmement limitées.

Pour faire face à ces enjeux, il semble nécessaire de se demander comment concevoir, développer et pratiquer des dispositifs numériques alternatifs, qui ne main-

tiennent pas les individus dans une position de consommateurs passifs ou d'utilisateurs mimétiques, mais qui leur permettent au contraire d'exercer leurs capacités réflexives, interprétatives et inventives, et d'apporter ainsi de l'improbable et de la nouveauté dans un milieu numérique que les données massives et les calculs statistiques tendent à uniformiser. En effet, si les technologies persuasives déployées par les géants de la Silicon Valley constituent des moyens de collecter des données et de pousser à la consommation, les supports numériques recèlent néanmoins d'autres potentialités pour le partage des savoirs et les activités de contribution. Une encyclopédie collaborative comme Wikipédia témoigne du rôle qu'une plateforme numérique peut jouer dans la production et dans la diffusion de savoirs certifiés : Wikipédia constitue bien une sorte de réseau social, au sein duquel, cependant, les sujets ne sont pas atomisés sous forme de profils personnalisés, mais se regroupent en fonction de leurs intérêts communs et de leurs domaines de spécialités pour contribuer à une œuvre collective, qui constitue un bien commun au service de l'humanité (et non l'accumulation de profits par quelques acteurs privés). Même s'il existe des règles ou des normes de publication, chaque contributeur apporte un point de vue singulier et s'exprime dans des formats non préalablement déterminés : les apports de chacun sont ensuite interprétés et évalués à travers le jugement des pairs et n'acquièrent du crédit que s'ils participent à la constitution du commun. Dans un tel dispositif, les technologies numériques sont mises au service de l'intelligence collective et de pratiques contributives, qui demeuraient impossibles à l'époque du livre, qui constitue un média unidirectionnel séparant les producteurs ou les auteurs des récepteurs ou des lecteurs.

Ces potentialités contributives des supports numériques ne sont pas limitées aux pratiques de l'écrit. En effet, la numérisation des technologies audiovisuelles a permis de mettre entre les mains de tous les citoyens des outils auparavant réservés aux professionnels de l'audiovisuel et de transformer les récepteurs en producteurs, les destinataires en destinateurs. Contrairement à la télévision, les écrans numériques permettent aussi de revoir les contenus reçus et, à l'aide de certains logiciels (comme le logiciel Lignes de temps, développé et expérimenté en 2007 par l'IRI, Institut de recherche et d'innovation créé par Bernard Stiegler), de décomposer les flux en différents plans, d'isoler les images et les sons, de mettre au jour les techniques de cadrage, de montage, et toutes les manipulations à l'origine des images animées. De tels dispositifs d'analyse et de prise de recul sur les images sont d'ores et déjà à l'œuvre à travers les multiples actions culturelles et éducatives autour du cinéma et des images portées par de nombreux acteurs éducatifs et culturels sur tout le territoire national. Ils permettent la formation d'un regard critique à l'égard des médias numériques. Il devient alors possible aux récepteurs d'analyser les productions audiovisuelles comme on analyse les textes – non plus en examinant les techniques de grammaire et d'argumentation qui ont permis la construction des contenus textuels à travers le montage des mots et des phrases, mais en examinant les techniques d'enregistrement et d'assemblage qui ont permis la construction des contenus audiovisuels à travers le montage des sons et des images. Les contenus audiovisuels pourraient par ailleurs être indexés, annotés et commentés par les publics : la singularité des interprétations pourrait ainsi s'inscrire à même les écrans, qui deviendrait alors des supports de

débats et de controverses entre amateurs ou entre pairs. Les dispositifs numériques ne seraient plus des instruments de captation des attentions individuelles, mais des espaces de discussions et de délibérations collectives, dans lesquels s'exerceraient les capacités de jugement et les esprits critiques des sujets. À ces conditions, les technologies de l'information et de la communication, qui semblent aujourd'hui favoriser les *fake news* et la polarisation des opinions, pourraient devenir des technologies de l'invention et de la création, intensifiant les expressions singulières et les pratiques interprétatives. Loin des performances de calcul desdites intelligences artificielles, les technologies numériques attendent aujourd'hui de devenir des supports d'intelligence collective, au service du partage des savoirs et de la diversité des regards. Pour cela, de tels dispositifs doivent être articulés à des activités non-numérisées, qui transforment « la vie réelle » et les milieux quotidiens des participants, en leur permettant de débattre, d'échanger leurs points de vue et d'exprimer leurs singularités. Les projets d'éducation artistique, d'éducation aux médias et d'éducation citoyenne au numérique se révèlent fondamentaux dans le contexte actuel, en tant qu'ils ouvrent à des pratiques réflexives et contributives du numérique mais aussi à la ré-inscription de ces technologies dans des activités locales, sociales et porteuses d'avenir.

Références

Katherine Hayles, *Hyper and deep attention: the generational divide in cognitive modes*, Profession, 2007

Bernard Stiegler et Serge Tisseron, *Faut-il interdire les écrans aux enfants?*, Mordicus, 2009

Bernard Stiegler, Denis Kambouchner, Philippe Meirieu, *L'école, le numérique et la société qui vient*, Fayard, 2012

Yves Citton (dir.), *L'économie de l'attention: nouvel N Dispo?* horizon du capitalisme?, La Découverte, 2014

Marianne Wolf, Proust et le calamar, Abeille et Castor, 2015

Bernard Stiegler (dir.), avec le collectif Internation, *Bifurquer, il n'y a pas d'alternative*, Les liens qui libèrent, 2020

Anne Alombert et Michal Krzykawski, *Panser les écrans et les esprits*, séminaire en ligne, 2022, disponible sur organocesis.org

Anne Alombert et Olga Kokshagina (dir.), *Votre attention s'il vous plaît! Quels leviers face à l'économie de l'attention?*, rapport du Conseil national du numérique, 2022, disponible en ligne sur le site du CNNum

Anne Alombert, *Schizophrénie numérique*, Allia, 2023



Partie II:
Pour une éducation
artistique aux images –
Regards de cinéastes

L'éducation au cinéma ou éducation artistique aux images se déploie depuis trois décennies maintenant, irriguant les territoires les plus divers, touchant nombre de personnes, petites et grandes, grâce au concours d'acteurs et de politiques publiques qui ont contribué à créer localement de multiples aventures culturelles.

Derrière cette sémantique, ce qui se joue, ce qui se noue, c'est à la fois la découverte d'un cinéma d'auteur et d'autrice atypique, original, différent, la rencontre du lieu naturel de la projection et des émotions, la salle de cinéma, et la confrontation avec le geste artistique et les cinéastes. Au cœur des politiques en faveur de l'éducation artistique, la rencontre entre artistes, enfants et adolescents, favorise l'introduction du sensible, au sein de structures variées et l'avènement d'expressions et de regards personnels. Parce qu'au-delà de contribuer à l'acquisition de connaissances, l'enjeu d'une sensibilisation à l'univers artistique des images et des sons est bien, également, d'accompagner les plus jeunes d'entre nous vers la découverte de l'altérité sensitive, l'hétérogénéité des points de vue et l'émergence d'une expression singulière.

Grâce à l'apport des pôles d'éducation aux images, des festivals, des salles de cinéma, des associations de cinéma, des professeurs, des créatrices et créateurs, des coordinations de dispositifs scolaires et hors temps scolaire, l'éducation au cinéma a su diversifier ses formes, ses démarches, ses dynamiques, se construire et se réinventer à travers un laboratoire permanent. Les typologies d'ateliers, les aventures de pratique artistique, les médiations initiées avec constance, patience, inventivité, au plus près des publics et des relais, ont contribué à accompagner les regards et les expressions des enfants et des jeunes. Car il s'agit bien de cela, défendre une approche

sensible, protéiforme, diversifiée du cinéma et, à travers le septième art, une inscription dans l'espace social, sous le sceau de l'ouverture et de la pluralité des imaginaires et des points de vue.

S'imposant largement dans nos sphères intimes, professionnelles, privées, et celles des enfants, adolescents, jeunes adultes que nous touchons quotidiennement, et au regard de l'ensemble des objectifs précités, les médias sociaux sont aussi l'affaire de l'éducation artistique aux images depuis quelques années maintenant. Traités de manière frontale, détournés ou en toile de fond, les réseaux sociaux sont entrés dans les ateliers de pratique cinématographique, au cours desquels les cinéastes ont su intégrer cette nouvelle donne tout en défendant les préceptes premiers de l'éducation artistique, l'expression personnelle, le tâtonnement et la singularité, toujours en interaction avec les œuvres.

Ainsi, tout naturellement, lorsque nous avons souhaité interroger les liens entre éducation artistique aux images et réseaux sociaux, nous nous sommes appuyés sur l'expertise et l'expérience des cinéastes, nos partenaires de réflexion et d'expérimentation. Dans les textes qui suivent, ils s'expriment ainsi sur leurs démarches de transmission, les expériences singulières vécues, les rencontres avec les publics, le lien à leur création... En lisant le récit qu'ils nous font de leurs relations aux médias sociaux d'un point de vue créatif et éducatif, ils nous rappellent aussi en quoi leur présence au sein des actions d'éducation aux images garantit toujours une vraie richesse de propositions à travers une multiplicité d'approches et de tentatives.

Erika Haglund, scénariste, monteuse et réalisatrice, collabore avec l'Acap sur des actions d'éducation aux images depuis le début des années 2000. Elle porte un regard critique sur la question des réseaux sociaux.

Radicale et déconnectée volontaire dans un monde happé par le tout numérique, la cinéaste prône le retour à l'essentiel et défend le grand écran comme siège de démultiplication de l'imaginaire.

Entretien avec Erika Haglund *S'interroger et apprendre à poser un autre regard sur le monde*

Propos recueillis par
Ingrid Lemaire, journaliste

Vous collaborez avec l'Acap depuis les années 2000. Dans vos diverses interventions, abordez-vous la question des réseaux sociaux et la mettez-vous en parallèle de votre travail de réalisatrice ?

Alors non. J'essaie justement de ne pas aborder la question des réseaux sociaux en ateliers. Je n'ai pas très envie de parler de ça (sauf si c'est le sujet de l'atelier et la demande de la structure partenaire ou des enseignants). J'ai plutôt envie d'interroger la fabrication des images et l'idée que derrière chaque image, chaque film, il y a une intention, une fabrication, un auteur ou une équipe... Dans les ateliers, je viens parler de cinéma, de films documentaires par exemple. Quand on fait un film, on donne du sens à quelque chose, on est du côté de l'œuvre d'art, de l'expérience du regard et non d'un contenu balisé. Si l'on est sur des notions documentaires, l'idée sera par exemple de montrer aux ados des choses qu'ils n'ont jamais vues, de partager des films que j'aime ou que je fais et de ne pas aller les chercher sur des terrains qui sont les leurs. Il n'y a pas longtemps, j'ai

p. 36 | al_snkpk vous a mentionné...

montré à des élèves de collège *La sociologue et l'ourson* d'Étienne Chaillou et Mathias Théry, où les marionnettes incarnent une parole documentaire. C'est un film sur le mariage pour tous, un sujet sérieux, traité avec une mise en scène de la parole apportant de l'humour et de la pédagogie. Les élèves ont été totalement pris à contrepied de ce qu'ils attendaient d'un documentaire et ont été super intéressés. C'est comme avec les *Portraits* d'Alain Cavalier, un cinéaste qui filme seul en discutant avec les personnes filmées : les élèves sont surpris de la forme et en général touchés (je pense à l'illusionniste par exemple ou la dame lavabo). Donc à moins que l'atelier n'ait pour enjeu direct la question des réseaux sociaux, je n'en parle pas. Cependant, cela peut être un point de départ d'atelier, comme par exemple avec le selfie vidéo.

Pouvez-vous développer cette idée?

Des films à partir de selfies existent, comme *Selfie, avoir seize ans à Naples* d'Agostino Ferrente, documentaire dans lequel le réalisateur a confié des téléphones à ses protagonistes, des ados qui vivent la violence de la mafia au milieu de règlements de comptes. Tout le film est construit autour de selfies. D'abord en utilisant le téléphone de manière très frontale, ils découvrent peu à peu qu'ils peuvent faire des plans de cinéma. Le geste devient celui d'une caméra que l'on a dans la poche, avec tous ses possibles. Comment ces outils du quotidien peuvent-ils devenir des instruments

de cinéma? Il faut alors interroger des notions cinématographiques : plan, hors-champ, arrière-plan, mise en scène et essayer d'aller plus loin. La question est celle de la créativité. Comment rester libre et ne pas recopier des modèles déjà vus?

Je me dis qu'il serait intéressant de proposer un atelier qui prendrait le contrepied de tout ce qui est suggéré comme type d'images sur TikTok ou Instagram. Au lieu de scroller en permanence, on ferait quelque chose qui inviterait à l'extinction de l'outil. Ne filmer que des corps de dos qui ne bougent pas, qu'est-ce que cela raconte? Chercher l'exact inverse est un vrai travail qui permet de réfléchir aux types d'images vues. Il faudrait que ce projet parte d'une réflexion avec les jeunes : quels types d'images est-ce qu'ils absorbent, produisent et quels types d'images en seraient le contrepied total?

Les ateliers que vous menez restent une porte d'entrée vers le cinéma que vous défendez. Qu'est-ce que vous aspirez à faire passer?

L'idée est d'ouvrir les esprits, de semer des petites graines. On a le droit de ne pas aimer le film vu, mais au moins, vous l'avez vu, et ça développe l'esprit critique et rend conscient que toute image est une fabrication. Les images n'existent pas par elles-mêmes. Pour les jeunes ce n'est pas si évident. D'autant qu'il y a souvent confusion entre objet de publicité, de communication et objet de création par exemple.

Qu'est-ce qu'un court métrage par rapport à une publicité ou un clip? Le statut de l'image n'est pas toujours très clair. Et qui informe? Il y a une confusion entre être informé *via* une info non vérifiée sur les réseaux sociaux ou l'être par des journalistes. Là encore, c'est parfois le grand bazar! Un atelier, ça permet de se mettre du côté de la création et de regarder autrement les images. Faire et voir. Et puis c'est également regarder ensemble et non plus individuellement. Le grand écran, c'est du détail dans l'image et dans le son. C'est un moment de vie partagé, c'est de l'émotion et une expérience démultipliées. Il y a aussi la question de la mémoire qui est importante. Le cinéma imprime notre imaginaire et notre cerveau définitivement. Ces images se déposent en nous et c'est notre histoire. Au cinéma, on a aussi droit au silence habité et construit: le cinéma c'est du temps. Qu'est-ce que cela fait quand on déploie du temps? C'est quelque chose que je travaille en atelier comme par exemple les fins ouvertes que les ados n'apprécient pas. Mais ça les interroge. C'est intéressant. Ils ont l'espace pour penser et interpréter plutôt que d'avoir un regard dirigé. Devant un film de Raymond Depardon, comme *Instants d'audience* ou *Délits flagrants*, ils accrochent complètement, ils sont suspendus, curieux. Je crois à la curiosité qui nourrit la curiosité. L'atelier cinéma nourrit la culture et l'esprit mais nourrit aussi humainement. Il nous apprend à connaître l'autre, à mieux l'appréhender, à accepter la différence, à faire tomber des certitudes. Et puis cela donne

confiance en soi et permet parfois à des gamins pas très bons à l'école ou stigmatisés de prendre une autre place que celle qui leur est attribuée.

L'intérêt porté aux réseaux sociaux est-il d'ordre générationnel?

Je vois pas mal de gens plus âgés que moi ou de mon âge assez captifs de l'outil numérique, des écrans, des téléphones. C'est étonnant. Je ne suis pas sûre que cela soit tant générationnel. Et je vois aussi des jeunes qui sont très réfractaires, qui n'entrent pas dans la question des réseaux sociaux. Ça ne les intéresse pas. J'ai par exemple rencontré des étudiants d'une vingtaine d'années qui ne sont sur aucun réseau! On sent une attitude de réserve, l'envie de faire les choses autrement. Je ne crois pas que 100% d'une génération soit sur les réseaux. D'autres en sont sortis. Personnellement, je trouve très intéressant de décrocher totalement (je n'ai plus de smartphone depuis neuf mois). En ce qui me concerne, c'est une rupture avec plein de choses. Mais c'est volontaire. Après, j'ai encore un ordinateur et des mails!

D'où émane cette radicalité?

Cette radicalité a toujours été présente chez moi je crois. J'ai mis par exemple beaucoup de temps à considérer la question des réseaux sociaux. J'y suis arrivée extrêmement tard.

J'ai dû créer un profil Facebook il y a dix ans alors que cela existait depuis longtemps, avec l'envie de garder le lien avec des personnes rencontrées ici et là. Au bout de deux semaines, je me suis dit que ça n'allait pas être possible pour moi. J'avais l'impression de voir des choses qui ne me concernaient pas, d'entrer dans des vies privées, de voir des images que je ne sollicitais pas ou quelque chose d'intrusif dans le fait de me retrouver face à des contenus dont je n'avais pas envie. Je me suis dit : ça ne me regarde pas, qu'est-ce que je fais là ? Arrêter a été un projet immédiatement compliqué. En effet, Facebook vous fait un chantage affectif : vous allez perdre vos amis ! Il y a deux ans, j'y suis revenue professionnellement en me disant que je manquais des infos qui ne sont plus envoyées par mail. Mais lorsque mon smartphone est tombé en panne, je me suis aperçue que j'étais fatiguée de la multiplicité des messages. J'avais l'impression que je ne contrôlais plus mon propre temps et que c'était exponentiel : le sms, le mail, la messagerie, les groupes WhatsApp, le fil Facebook... je passais mon temps à envoyer et recevoir des messages au lieu de faire autre chose, y compris appeler les gens...

Comment vos enfants, public en théorie le plus captif, comprennent-ils cette radicalité ?

On en parle beaucoup. C'est un sujet qui a été conflictuel. Le petit dernier qui a 8 ans est hors écran (pas de tablette, de jeux sur le téléphone,

de télé) mais il adore regarder des films choisis ensemble. Les deux ados sont très accrochés à leur téléphone. Ils peuvent y faire des choses chouettes car cela peut malgré tout être un outil d'apprentissage et de découverte. C'est un outil d'information politique par exemple. Mon fils de 16 ans m'a fait découvrir « l'esprit critique » sur YouTube, c'est passionnant. Après, il va dans mon sens, c'est sûr, quand il choisit de me montrer cette publication-là. Il est malin ! Quand on fait de la photo, c'est également un outil pertinent pour présenter son travail, je le reconnais. Il y a ainsi des usages qui peuvent être créatifs et intéressants.

L Coucou excuse-moi de te déranger mais tu es d'où si c'est pas indiscret ?

Dans tous les cas, je crois que ça demande un accompagnement : il faut interroger l'outil, sa nécessité, son rôle, sa dimension commerciale... ça ne va pas de soi.

Par ailleurs, le simple contrôle d'accès au téléphone (en termes de temps d'utilisation) est un sujet de conflit et ça ne marche, il me semble, que si on le fait tous ensemble et que l'on se l'impose à nous-mêmes, adultes. Cela permet une prise de conscience des usages pour chacun. Je ne crois pas d'ailleurs que les ados soient tellement plus consommateurs que les adultes. Toutes générations confondues sont prises dans une espèce de grand monde numérique qui nous happe. Pour certains, ne pas être sur les réseaux sociaux, c'est ne pas exister. Je trouve cela inquiétant car on vit alors dépendant d'un monde numérique parallèle, toujours en retard d'une info, noyé dans la masse de sollicitations infinies, on vit par comparaison,

notation, injonction... Pour les plus sensibles, comment rester imperméables à ces sollicitations permanentes, comment construire une identité propre, vivre épanoui dans le monde réel, avec ses difficultés certes, mais dans un ici et maintenant tangible dans lequel on peut agir, interagir?

Cette addiction représente-t-elle un danger selon vous?

Oui, parce qu'il peut exister un risque de dépression par rapport à des images reçues. De nombreuses et récentes études sur la santé mentale et les écrans, abordent cette question de la dépression, des difficultés d'endormissement. À l'extérieur, on s'active, contraint par un cadre social, mais dès que l'on rentre chez soi on devient amorphe devant l'écran. Le corps ne fait plus rien, le temps ne compte plus et il y a cet effet addictif du scroll qui fait que c'est un temps sans finitude. Je ne jette pas la pierre aux ados. On leur met des objets dans les mains qui donnent accès à une infinité de contenus et de ressources, et en même temps ce sont des technologies récentes dont on ne cerne pas les contours et les enjeux. Ce sont des objets de pouvoir, de contrôle, des objets de consommation qui nous rendent vulnérables et consommateurs. Combien d'entre nous ont l'impression que leur esprit se morcelle, leur attention s'amenuise, et que nous sommes tous devenus nos propres commerciaux, acheteurs, vendeurs...?

Vous avez participé à l'Appel à des états généraux du cinéma, en octobre 2022, tirant la sonnette d'alarme sur la situation dans le cinéma au regard notamment des plateformes de streaming. Pensez-vous qu'il s'agisse de concurrence?

Je ne sais pas si le mot concurrence est le bon, mais ce qui est sûr c'est que ce sont des choses très différentes et qu'il ne faudrait pas les confondre. Ce que propose le cinéma et ce que l'on va y chercher n'est pas ce que propose ni ce que l'on cherche sur une plateforme. J'ai utilisé le mot « contenu » tout à l'heure et c'est bien toute la différence. Quand le contenu, le programme remplace le film, ça devient inquiétant! Y compris dans la manière de le produire ou de l'écrire. Le danger serait de mettre tout ça dans un grand sac qui serait celui de « l'image ». La question qui suit est donc celle des choix politiques d'aide à la création, une création libre, non formatée, singulière, non reproductible, et donc de l'aide au cinéma d'auteurs.

Les réseaux sociaux selon Erika Haglund en quatre mots :

Hasard

« Sur les réseaux sociaux, j'ai l'impression qu'il est difficile de faire une place au hasard. Dans ce monde tout numérique, tout est un peu guidé, calculé et répond à des algorithmes qui ne laissent pas de place au hasard. »

Identité

« Je m'interroge sur la question de groupe et de communauté. Je vois l'aspect bénéfique des réseaux à retrouver des pairs et se retrouver moins seul face à des problématiques, par exemple de genre. Ça permet d'exister, de prendre confiance, d'être. En même temps, les gens y sont souvent réduits à une seule identité. Pourtant, on n'est jamais une seule personne, on est multiple, plein de contradictions et d'incohérences. Les réseaux enferment dans un groupe, un entre-soi. À quel moment est-ce que l'on se frotte à l'autre, à des gens qui pensent différemment? »

Consommation

« Avec les réseaux, il y a cette idée que l'on serait toujours consommateur. Il faut *liker*, générer des vues, être vu, faire grossir un réseau. Il y a quelque chose qui crée une addiction, un lien captif et c'est un jeu dont on n'est pas du tout maître. Ce sont les multinationales des Gafam qui sont maîtresses du jeu. »

Création

« La création, c'est la liberté. Est-ce qu'on a toute la marge de manœuvre pour être entièrement libre et créer sur les réseaux? Je ne suis pas sûre. C'est une création extrêmement formatée. Ce type d'images ne façonne-t-il pas une manière de penser, une manière d'être? Il faut donc proposer d'autres types d'images. Il faut d'autres imaginaires, qui ouvrent à de la pensée critique, à la politique, la radicalité, la révolte. »

Atelier

Se libérer des images formatées

Une proposition d'**Erika Haglund**

« Il faut être aussi méfiant envers les images qu'envers les mots. Images et mots sont tissés dans des discours, des réseaux de significations. [...] Ma voie, c'est d'aller à la recherche d'un sens enseveli, de déblayer les décombres qui obstruent les images. »

Harun Farocki¹

Atelier 1: Pour une contre-image des réseaux sociaux

Comme on parle de contre-culture², une culture qui va à l'encontre des courants de pensée dominants, ne pourrait-on pas envisager de réaliser des contre-images, qui proposeraient des représentations inversées du flux des images des réseaux sociaux?

En atelier, nous pourrions commencer par analyser les images consommées sur les réseaux sociaux: photos ou vidéos, sur TikTok ou sur Instagram. Regardons ce flux d'images et essayons ensemble d'en cerner les contours.

-
1. Cité dans Christa Blümlinger, « Harun Farocki ou l'art de traiter les entre-deux », dans *Harun Farocki, Reconnaître & Poursuivre*, textes réunis et introduits par C. Blümlinger, Courbevoie, Théâtre Typographique, 2002, p. 11.
 2. Le terme « contre-culture » désigne l'ensemble des cultures « alternatives » des jeunes de la classe moyenne émergées au cours des années 1960. C'est une opposition consciente et délibérée, politiquement et idéologiquement, à la culture dominante (intervention politique, philosophie cohérente, rédaction de manifeste, etc.), par la création d'institutions « alternatives » (presse underground, communes, coopératives, boulots alternatifs, etc.).



Quels sont les sujets abordés? Les grands domaines d'activités suivis, consultés, scrollés par les uns et les autres dans le groupe? Quels sont les types de contenus les plus suivis?

Puis, sur le plan formel, comment caractériser ces images : quelles en sont les couleurs dominantes? Quelle en est la composition majoritaire? Comment sont mis en scène les personnages ou les objets représentés? Quels types d'images reviennent de manière répétée? Quelle est la durée moyenne des vidéos? De quels sons sont-elles accompagnées? Quelle est l'occupation du cadre, le format? Le mouvement interne de l'image?

Enfin, nous pourrions nous interroger sur l'effet addictif de la consommation d'images sur les réseaux : qu'est-ce qui nous pousse à scroller encore et toujours? Sur quel principe se fait une boucle infinie de contenus? Sommes-nous alors des spectateurs? Des consommateurs d'images? Et si nous publions nous-mêmes, quelles images mettons-nous en scène? Reproduisent-elles les images déjà vues?

Après ce travail commun d'analyse d'images, nous nous attellerons à rédiger une charte commune d'une contre-image qui prendra exactement le contrepied des images dominantes. Cela peut être par exemple : une image en noir et blanc, personnage de dos, statique, vidéo qui a une fin et invite à éteindre son téléphone ; ou encore une vidéo d'un moment insignifiant, un creux de la vie, accompagné d'un son d'ambiance asynchrone.

Ensuite, par petits groupes de 3 à 5 stagiaires, sont réalisées des vidéos répondant à la charte de la contre-image, tout en donnant cours à son imagination. L'enjeu dans la réalisation est de s'amuser à faire exactement l'inverse des images habituellement vues sur les réseaux sociaux et de le faire en équipe. Nous abordons les notions de cadre, de

format d'image, de mouvements de caméra, de colorimétrie, de mise en scène, de durée, de plans... Un vocabulaire qui va rejoindre celui du cinéma.

Enfin, nous partageons ces images fabriquées pendant l'atelier et essayons de voir en quoi elles ont changé notre regard et nos pratiques. Qu'est-ce qui a été inventé d'inédit pour les participants? En quoi cela modifie-t-il leur regard? Qu'est-ce qui s'est passé pour chacun en réalisant une image de manière collective?

Nous questionnons notre esprit critique: en quoi notre imaginaire est-il façonné par les images reçues et comment assimilons-nous ces codes? Quel est l'enjeu des images circulant sur les réseaux? La marge de liberté et de créativité? La relation à des images de cinéma? Qu'est-ce qu'une image, qui la fait et pourquoi? En partant d'une réflexion sur les images proposées sur les réseaux sociaux, nous nous interrogeons plus globalement sur le sens des images, leur pouvoir politique, l'acte créatif.

Atelier 2: De la Vue Lumière au selfie vidéo et vice-versa

Au début du cinéma, les frères Lumière réalisent des premiers films d'une durée de 50 secondes environ. Des opérateurs vont réaliser des prises de vues à Lyon, en France et dans le monde, qu'on appellera Vues Lumière. En un plan d'abord fixe, sur trépied, puis parfois en travaillant (caméra toujours sur trépied mais embarquée sur un moyen de locomotion), on met en scène le réel dans l'espace du cadre. Les opérateurs se jouent très rapide-

D Bonjour, j'ai surfé un peu et je suis arrivée sur votre page. Je travaille beaucoup au feeling et intuition, c'est mon métier (voyante, et médium). Vous intéressez-vous à la voyance, à l'ésotérisme ou aux choses de l'esprit? Pourrions-nous devenir amis? Delphine

ment des contraintes techniques: accélérer les événements réels pour les faire tenir dans le temps imparti, jouer sur la profondeur du champ, les entrées et sorties de champ, la diagonale de l'image... et parfois ils mettent en scène de courtes séquences sur un mode burlesque ou dans l'intimité familiale, toujours en un plan, toujours en 50 secondes.

Aujourd'hui, nos téléphones sont de vraies petites caméras, elles sont tournées vers le monde, témoignant dans l'instantané de choses vues ou vécues; elles sont tournées vers soi à travers la pratique du selfie photographique ou de vidéos de soi diffusées sur TikTok ou YouTube.

Dans le second atelier proposé, nous réunissons ces deux idées: la Vue Lumière et le selfie vidéo. De quelle manière pourrait-on s'emparer du téléphone, outil qui prolonge à présent nos mains, pour tenter de quitter les usages codifiés des réseaux sociaux et aller vers des gestes de création? Comment tenter un autoportrait sincère et libre, non nécessairement destiné à la diffusion? Comment parler de soi en un seul plan? Comment se mettre en scène?

On pourra se référer au film *Selfie, avoir 16 ans à Naples* d'Agostino Ferrente dans lequel deux adolescents racontent au moyen de selfies leur quotidien dans un quartier contrôlé par la mafia locale, découvrant dans le même temps des gestes, des mises en scène cinématographiques.

Concrètement, il s'agit de faire, en petits groupes de 2 ou 3 stagiaires, et tour à tour, un autoportrait d'une minute tourné au téléphone portable. Le selfie vidéo est écrit et pensé au préalable (Que veut-on dire de soi? Comment le dire? Que verra-t-on? Que montre-t-on de soi? Qu'entendra-t-on?). Il s'agit d'une mise en scène

de soi singulière, qui convoque les notions de cadre, de hors-champ, de profondeur du champ. Le selfie vidéo interroge le rapport son/image ainsi que la mise en scène des corps par rapport au cadre (entrée de champ, sortie de champ, avant-plan, arrière-plan, son off...). Le téléphone est posé sur trépied. Les deux complices de l'équipe aident le réalisateur dans la conception de son plan et apportent une aide technique (pour un son additionnel en direct, en tant qu'accessoiriste ou pour l'éclairage du plan...). Il n'y a pas de montage mais la possibilité de faire plusieurs prises et de présenter la meilleure.

En conclusion, se libérer des images formatées!

Le téléphone est un outil partagé par tous, devenu commun, dont les images peuvent se diffuser et se partager facilement, et qui contient presque en lui-même l'idée du plan-séquence ou du tourné-monté. L'intérêt de cet outil en ateliers de pratique cinéma est donc son accès immédiat et son côté familial. L'idée est de s'en emparer tout en le détournant : sortir du flux d'images déversé sur les réseaux, des codes du selfie et de sa diffusion, quitter la communication de soi pour découvrir la liberté de création, découvrir les notions et les enjeux du langage cinématographique, résister à la « confiscation des mots, des images et du temps » telle que la nomme Marie-José Mondzain, dans son ouvrage éponyme publié aux éditions Les liens qui libèrent.

Ses films et livres de référence:

Portraits
d'Alain Cavalier,
1987 et 1991

Délits flagrants,
1994 et *10^e chambre –
Instants d'audience*,
2004, de Raymond
Depardon

*La Sociologue
et l'ourson*
d'Étienne Chaillou
et Mathias Théry, 2016

Marie-José Mondzain,
*Confiscation des
mots, des images
et du temps*, Les Liens
qui libèrent, 2017

*Selfie, avoir seize ans
à Naples* d'Agostino
Ferrente, 2019

Vincenzo Susca,
*Joie Tragique,
Les formes
élémentaires de la
vie électronique*, CNRS
Édition, 2011

Vincenzo Susca,
*Le devenir monde
de l'image*, conférence
en ligne sur le site
de l'Acap,
www.acap-cinema.com/rever-les-ecrans-demain-2, 2020

Filmographie sélective d'Erika Haglund:

Les Petites Madeleines,
en développement,
collection de films
d'animation sur des
enfances d'écrivaines

Les Intruses, 2018,
Beppie Films/TGP/
Les merveilles

*Ces enfants sur mon
chemin*, 2014, Dublin
Films, Distribution
Prima Luce

Isabelle en forêt, 2013,
Dublin Films

Le moindre centime,
co-réalisé avec
Benjamin Serero,
2012, Dublin Films/
Beppie Films

Margarita, 2005, Bizibi

Tarte aux pommes,
2002, Bizibi

La mer à boire,
2001, Bizibi

Pierre Larose est un photographe et réalisateur d'une trentaine d'années. Il a commencé, il y a dix ans, à observer de plus près les réseaux sociaux lors de ses premiers ateliers de pratique artistique qui l'ont amené à co-créeer avec une

génération adolescente. Pour raconter la grande histoire du cinéma et susciter la curiosité des plus jeunes pour les films et les salles de cinéma, il travaille à partir de leurs pratiques et questionne leurs outils et usages.

Entretien avec Pierre Larose *Donner à voir, élargir sa culture et prendre position*

Propos recueillis par
Ingrid Lemaire, journaliste

La question des réseaux sociaux vous apparaît-elle nécessaire à aborder lors de vos interventions d'éducation artistique aux images ?

J'ai commencé à m'investir dans des projets d'éducation aux images à 22 ans. À ce moment-là, je n'avais pas une grande différence d'âge avec les jeunes rencontrés. Et pourtant, je constatais un décalage dans nos pratiques. Facebook et YouTube étaient déjà bien installés dans leurs usages souvent quotidiens et chronophages. Puis, sont arrivés TikTok, Snapchat, Instagram... Au fur et à mesure des ateliers, j'ai ressenti le besoin de leur demander : « Que faites-vous avec vos téléphones portables ? ».

Ils ont entre les mains ce que tous les réalisateurs auraient rêvé d'avoir dans les années 60 : une caméra dans la poche en permanence.

Un smartphone est toutefois bien

p. 88 Cami_S a changé sa ph...

plus qu'une caméra. On y trouve des applications qui invitent à créer et diffuser des vidéos, ce qui est très positif,

mais pose, dans le même temps, de nombreuses questions. Par exemple, TikTok propose des outils techniques de montage intéressants tout en contribuant à uniformiser le paysage visuel, notamment à travers les challenges TikTok qui ont pour but principal de générer des vues.

Comment définiriez-vous ce phénomène?

Les réseaux sociaux constituent un sujet abyssal et en constante évolution. Il ne prend sens que dans un contexte plus vaste et global : artistique, social, anthropologique... Le cinéma, en plus d'être un plaisir pour le spectateur, est aussi un moyen pour définir sa posture dans le monde car il fait réfléchir, nous fait grandir et nous apprend des choses. Le parallèle avec les réseaux sociaux est parfait. Quelle activité a-t-on sur les réseaux? Suis-je seulement spectateur-voyeur? Est-ce que je prends ma place?

Que retenez-vous de l'usage que les jeunes ont des réseaux sociaux?

La question de l'avatar est prédominante et constitue un vrai point de départ : qui sommes-nous et que donne-t-on à voir au monde de qui l'on est? Il est plus facile de s'extérioriser sur les réseaux sociaux ou de participer à des challenges en ligne que d'affronter la réalité.

Cela pose de nombreuses questions sur la solitude, l'enfermement.

Nous vivons une période où on s'abreuve d'images en permanence. Comme eux, j'ai tendance à m'immerger dans les images pour me détendre, mais ce n'est pas très sain, il me semble. Les réseaux sociaux et leurs images génèrent un flux tellement rapide qu'on ne fait que voir sans regarder. En tant que médiateur, enseignant et intervenant, nous devons dire aux jeunes : « Prenons du recul. Que regardez-vous? ». Lorsqu'on leur pose une telle question, ils comprennent très vite. Certes, ils ne disposent pas encore d'un bagage culturel qui leur permette d'analyser globalement, mais ils se posent des questions. C'est un premier pas indispensable. Il faut essayer de comprendre leurs usages sans juger tout en les invitant à utiliser leurs outils autrement pour montrer que d'autres pratiques sont possibles. Il me semble surtout nécessaire d'élargir leur curiosité et de leur faire découvrir la grande diversité des formes et points de vue dans les œuvres. J'aimerais que les élèves puissent tout autant regarder *Un dîner presque parfait*, *Real Housewives of Beverly Hills*, que découvrir *Close* de Lukas Dhont, un documentaire sur Simone Veil, aller au cinéma ou sortir au théâtre. Être ouvert au monde. Avec cet éventail, on existe et on a des choses à dire. Cette réflexion s'inscrit dans un spectre beaucoup plus vaste qui interroge l'accessibilité aux structures et pratiques culturelles et notre rôle d'éducation, de médiation, que l'on soit enseignant, intervenant artistique ou autre...

Comment amenez-vous les jeunes à reconsidérer le contenu de ce qu'ils consomment ?

Lors d'un atelier mené il y a quelques années, j'ai proposé de détourner l'usage du téléphone portable en le sacrifiant en outil de captation : le tenir en format écran 16/9, adopter le langage cinéma, écrire un scénario, établir un découpage technique, faire des répétitions, monter et diffuser. En fin de journée, quand ils se sont rendu compte qu'ils avaient fait autre chose que de mettre un filtre sur un visage, qu'ils avaient créé un petit film, bref, que nous avions fait du cinéma, j'ai senti que cela avait ouvert des possibilités. Une telle démarche crée une vraie rupture car, sans qu'ils en aient vraiment conscience, ils utilisent quotidiennement des références propres au marketing : que faut-il dire à quel moment, à quelle heure poster, quelles couleurs mettre, quel sujet et pour qui... ?

Quelles références leur donnez-vous afin de les interpeller ?

Tangerine de Sean S. Baker, tourné à l'horizontale avec un iPhone équipé d'objectifs divers, est totalement fait pour le cinéma. Le cinéaste raconte qu'il avait peu de budget, aucune autorisation de tournage et que le seul moyen de filmer était de se montrer discret. À la vision du film, les jeunes sont souvent très impressionnés. Ils comprennent qu'avec l'outil qu'ils ont en poche, ils peuvent aller jusque-là.

C'est un point de départ. À eux de trouver ce qu'ils veulent en faire.

Une autre référence : *Les Caractères* de Lison Daniel. Sur Instagram, pendant le confinement, l'artiste a monté une chaîne qui s'appelle *Les Caractères* : une galerie de dix personnages qu'elle campe grâce à des filtres Snapchat. C'est intelligemment fait, scénarisé, drôle, avec un vrai travail d'écriture, d'incarnation, de jeu.

J'aime également leur montrer le plan-séquence de *Elephant* de Gus Van Sant. Je leur raconte le synopsis, l'histoire du lycée Columbine aux États-Unis, de cet adolescent qui marche et entre dans un lycée. Lors du premier visionnement, ils me disent qu'il ne se passe pas grand-chose. Puis, ils observent plus attentivement et découvrent qu'au contraire, de nombreuses choses se sont déroulées lors de cette dernière balade du jeune homme.

Cindy Sherman, reconnue comme l'une des figures majeures de l'art contemporain, utilise, quant à elle, des filtres Snapchat à des fins artistiques. Elle n'est qu'un avatar, a été mille femmes et personnes à la fois. C'est extraordinaire d'avoir fait de son œuvre une négligence de soi tout en étant une version exponentielle.

C'est important de leur faire découvrir des œuvres. Je veux que cela les intéresse, qu'ils éprouvent de la curiosité, de l'étonnement.

Y a-t-il une œuvre en particulier qui serait représentative de la société ultra connectée d'aujourd'hui ?

Celle qui pour moi a un sens très fort est celle de Marina Abramović, la papesse mondiale de la performance. Toute sa vie, elle a testé la frontière entre spectateurs et artistes et les limites du corps dans l'art. Elle a fait une performance en 2012 au MoMA à New York qui s'appelle *The Artist is Present*. Elle est assise sur une chaise et les gens viennent tour à tour s'asseoir en face d'elle. Ils se regardent droit dans les yeux deux minutes ou trois heures. Au bout d'un certain temps, des gens fondent en larmes, entrent dans un moment d'introspection très fort. Tout repose sur le langage non verbal. Cette œuvre raconte quelque chose que l'on ne fait plus assez mais qui est essentiel : prendre le temps de se regarder, de partager un moment, repartir de choses simples et évidentes. J'aimerais adapter cette performance dans un atelier, dans un dispositif : des jeunes ne se parlent pas, ils redressent la tête et il se joue quelque chose.

Quel usage avez-vous des réseaux sociaux ?

Mon usage est professionnel. En tant que photographes et vidéastes (Pierre & Florent, ndlr), nous avons un compte Instagram, le réseau social dédié à la photo. Je me suis inscrit sur TikTok en septembre 2022 sous l'impulsion insistante de ma stagiaire de 23 ans. J'avais pourtant

l'impression de ne pas comprendre la fonction de ce réseau social et l'intérêt d'un point de vue professionnel. Il y a une espèce de paradoxe : je ne comprends pas et je n'ai pas envie d'y être et malgré tout, c'est important d'être visible. Il faut rentrer dans une logique de création de contenus. Le flux peut ramener un potentiel client autant que l'irrégularité de partage de photos peut nous faire tomber dans l'oubli.

Ont-ils influencé votre créativité ?

Notre travail n'est pas conduit par les réseaux sociaux et les contingences de format ou de goût. Le réseau social intervient dans le processus de diffusion. Je sais que certaines photos vont pouvoir nous servir à obtenir un travail. Il est donc important de se poser la question de ce que nous mettons dans notre vitrine. 75 % de notre travail émane de contacts par Instagram. Quand on est photographe, c'est incontournable pour être repéré. J'ai de nombreuses photos que j'adore mais que je ne partage pas sur Instagram, notamment parce que je sais qu'elles ne vont pas plaire, comme par exemple nos modèles avec des « gueules fortes ». Ces physiques-là déplaisent à certains clients du monde de la publicité. La conception d'un profil s'avère donc un savant jeu de dosage...

Par rapport à il y a une dizaine d'années lorsque vous avez commencé la médiation, observez-vous des changements chez vos publics?

Le public est peut-être davantage dans la réaction. Ils ont un peu tendance à dire tout ce qui leur passe par la tête. Au moins, ils ont un truc à dire! Beaucoup conçoivent des choses avec leur téléphone, portent des initiatives sur les réseaux sociaux. Même si elles sont parfois premier degré, elles restent créatives. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir et de médiation à faire. Le sujet des réseaux sociaux ne s'inscrit et n'a de sens qu'en complément d'une éducation à la culture. Il ne représente qu'une toute petite partie du prisme où cohabitent nombre de forces contraires. On peut leur ouvrir un monde vers le cinéma, mais si ce monde ne leur est pas accessible pour des raisons sociales, d'absence de salles de cinéma de proximité, ou de non accès à une diversité de propositions, cela ne suffira malheureusement pas.

L Sam_Del que vous connaissez peut-être est p. 113

Atelier

Se créer un avatar

Une proposition de
Pierre Larose

I / Se comprendre

L'usage

Il n'y a pas un usage unique des réseaux sociaux, tout comme il n'y a pas qu'un seul réseau social. Il est alors intéressant de commencer par questionner les usagers et adopter une posture de curiosité, en mettant de côté toute notion de jugement. Pourquoi ne pas leur demander de présenter leur profil sur l'un de ces réseaux sociaux ainsi que le contenu qu'ils partagent avec leur communauté? Il peut être intéressant de les inciter à raconter un événement heureux et/ou malheureux rencontré sur les réseaux sociaux. Puis d'analyser les usages: pourquoi aiment-ils ce genre de contenu? Comment l'ont-ils réalisé? Quel a été le but de la diffusion?

Cette première phase permettra de mettre l'accent sur l'aspect intime de leur profil virtuel. Les jeunes pourront être timides voire réfractaires à l'idée de partager ce contenu en atelier. Il est alors intéressant de les questionner sur le fait d'être gêné de le partager en classe alors que tout ce contenu est probablement facilement accessible.

L'émotion

Les algorithmes guident notre expérience sur les réseaux sociaux. En fonction des éléments collectés de notre vie privée et de nos habitudes de navigation, les

réseaux vont nous proposer du contenu personnalisé.

p. 67 juju00 a mis à jour sa ...

Ce principe ciblé nous encourage souvent à scroller indéfiniment, à nous abreuver d'informations, d'images et attise certaines émotions: la frustration, l'envie de reconnaissance, la course au buzz, la curiosité, la réaction plutôt que la réflexion... Que ressentent les jeunes par rapport à cela?

Lever les yeux et retourner le smartphone

Afin de dépasser leur usage quotidien du smartphone (textos, appels, réseaux sociaux, création de contenus...), il s'agira de «sacraliser» le téléphone non plus en un outil de communication du quotidien mais bien en un outil de capture d'images: une caméra de cinéma. Pour ce faire, il faut commencer par retourner le téléphone et l'utiliser en mode 16/9 (ce qui est majoritairement le cas au cinéma). Il s'agira aussi de comprendre différentes fonctions que permettent certains téléphones, comme le zoom ou le grand angle, ou encore l'utilisation de la caméra frontale. Le son étant un élément primordial, il faudra également bien observer où est situé le micro.

Une introduction sur le cadrage et les différentes échelles de plan est un bon point de départ pour se mettre en configuration «tournage de cinéma». Le téléphone peut être fixe ou en mouvement, être utilisé en panoramique ou en travelling. Pourquoi ne pas bricoler un système pour fixer le téléphone sur un pied photo, le scotcher sur une table, utiliser une perche à selfie, une chaise à roulettes pour faire un travelling... Pour terminer, il est important d'adopter sur le tournage une posture propre au cinéma en utilisant les mots: silence / moteur / ça tourne / action! / coupez!

Prendre le temps

Absorbés dans le flux sans fin des images des réseaux sociaux, on a parfois du mal à regarder véritablement une image. L'atelier peut permettre d'organiser un temps de projection durant lequel vous donnez à regarder un plan-séquence aux élèves. Leur réaction sera sûrement la suivante: «il ne se passe rien», «on s'embête». Une fois passé ce constat, faites-les parler et demandez-leur de vous décrire ce qu'ils ont vu, observé, entendu, ressenti. Généralement la parole fuse et, étrangement, ils ont vu plein de choses! Regardez à nouveau le plan-séquence comme une chasse aux trésors avec une problématique (la musique, la présence de tel ou tel motif, le mouvement de la caméra, leurs émotions, etc.) et les jeunes regarderont cette séquence différemment. Il est primordial de redonner aux jeunes la capacité de regarder et d'apprécier des images qui durent plus que quelques secondes car c'est une façon de se transformer en spectateur actif. Exemples de plans-séquences: *Birdman* d'Alejandro González Iñárritu, *Elephant* de Gus Van Sant, *Shining* de Stanley Kubrick.

2 / Exercice: L'avatar

Objectif: se raconter autrement

La représentation est un sujet central sur les réseaux sociaux. Quelle image donnons-nous à voir de nous-même? L'idée est de transformer l'usage quotidien d'une application vers un usage créatif et cinématographique.

Support: Snapchat

Il s'agit d'une application de partage de photos et de vidéos sur smartphone qui permet de discuter avec des

amis en utilisant des images. Chaque image ou vidéo envoyée ne peut être visible que durant une courte période par son destinataire. Snapchat permet l'utilisation de filtres à l'aide d'une intelligence artificielle pour modifier son apparence. Dans le cadre de l'exercice, il s'agira de profiter de l'option « enregistrer » lorsque les usagers auront réalisé leur plan ou leur photo.

Un débat : quid de la standardisation de la beauté ?

Avec la prolifération des filtres en tout genre, il est possible de lisser ou d'éclaircir sa peau, de gonfler ses lèvres, de grandir ses yeux, etc. Ce système tend à créer un profil unique de beauté, un standard auquel il faut accéder et une image « parfaite » à laquelle il faut ressembler. Une version optimisée de soi-même. Pour l'anecdote, beaucoup de chirurgiens esthétiques voient arriver dans leur cabinet des jeunes ayant comme référence une photo de leur visage modifiée avec un filtre.

Déroulé de l'exercice

- I Réaliser un selfie en utilisant un filtre pour modifier son apparence.
- II Imprimer la photo et en faire son portrait-robot :
Qui est-il/elle ? Qu'aime-t-il/elle ? Quelles sont ses passions ? Où habite-t-il/elle ? Ses rêves ?
- III Écrire une séquence dans laquelle ils feront parler leur personnage.
> Option 1 : un court monologue de maximum une minute, à la façon de Lison Daniel (*Les Caractères*).
Quelques pistes pour diriger l'écriture : à qui s'adresse le personnage ? Dans quel contexte s'exprime-t-il ?
Quel est le sujet central et le but du monologue ?
> Option 2 : le questionnaire de Proust. Tout en faisant

revêtir aux jeunes leur filtre/avatar, vous pouvez leur poser des questions très simples. La frontière entre leur avatar, souvent drôle, et l'apparente simplicité des questions révèle souvent quelque chose de très sensible.

- IV Tourner la séquence
- V Temps de valorisation. Il est important de mettre en place un temps de projection, de partage de leur création, si possible sur vidéoprojecteur en récupérant par mail les vidéos ; sinon, en se mettant autour du smartphone pour regarder la vidéo.

3 / Détourner l'exercice – Récit personnel

Dans le cadre d'un travail photographique personnel que je mène depuis deux ans, je questionne l'identité et le récit autobiographique.

Le motif central est le vêtement. En s'habillant, chacun donne à voir quelque chose d'intime. Le vêtement, c'est se montrer au monde. L'idée de ce projet personnel est de proposer aux participants (ici des jeunes lycéens) de mettre en scène leur dressing sur une installation en volume. Outre l'aspect ludique, cette installation est une véritable porte d'entrée dans l'intimité des participants, un parcours autobiographique tout en finesse et en douceur. Il n'est pas question ici de parler ou de se raconter par le corps. Il est juste question de poser avec ses vêtements. Le participant met en scène et choisit ce qu'il veut montrer de sa garde-robe. En explorant les détails de la photo, le spectateur se plonge dans l'intimité du photographié.

J'ai mené cet atelier au lycée Jules Uhry à Creil et cela a donné lieu à un travail de recherche d'intention, d'installation plastique, de prise de vue photo, mais aussi à la

réalisation d'un petit film racontant l'installation et faisant, en creux, le portrait des élèves. Cet atelier permet la rencontre de l'écriture, du dessin, des arts plastiques, de la photographie et de la vidéo.

Ses films et séries de référence:

C'est arrivé près de chez vous de Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoît Poelvoorde, 1992

Funny Games de Michael Haneke, 1997

Elephant de Gus Van Sant, 2003

Black Mirror, série de Charlie Brooker, 2011

Laurence Anyways de Xavier Dolan, 2012

Tangerine de Sean S. Backer, 2015

Close de Lukas Dhont, 2022

La prise d'otages de Gladbeck, documentaire de Volker Heise, 2022

Ses artistes de référence:

David LaChapelle, photographe et réalisateur américain connu dans les domaines de la mode, la publicité et la photographie d'art

Marina Abramović, artiste serbe, référence mondiale de la performance et de l'art corporel

Cindy Sherman, cinéaste et photographe américaine

Ses réalisations:

Bienvenue, 2017, co-réalisé avec Marion Fromantin

Internet: pierreectflorent.fr

Instagram et Facebook: [@pierreectflorent](https://www.instagram.com/pierreectflorent)

Clément Dorival, réalisateur de films documentaires et co-fondateur avec Emmanuel Roy de l'association Anamorphose, et **Frédérique Hammerli**, enseignante au lycée Frédéric Mistral d'Avignon en lettres et cinéma pour la classe d'hypokhâgne-khâgne,

abordent la question des outils numériques avec leurs étudiants à travers le projet *La Maison et le Monde*, mené de 2014 à 2019. Ambition de cet espace de création partagée: s'interroger sur les pratiques numériques, questionner l'identité, le rapport à l'autre et au monde.

Entretien avec Clément Dorival et Frédérique Hammerli *Travailler la création pour construire une vision du monde*

Propos recueillis par
Ingrid Lemaire, journaliste

« Voyages inattendus, explorations temporelles, questionnements intimes, rencontres documentaires ou imaginaires, expérimentations formelles, ces films sont le résultat d'un projet conçu et mené par Clément Dorival, Frédérique Hammerli et Emmanuel Roy pour l'association Anamorphose. Le projet *La Maison et le Monde* a invité les étudiants à s'interroger sur leurs pratiques numériques par la réalisation de courts métrages. Comment nos outils numériques les plus communs (smartphones, ordinateurs, webcams, etc.) changent notre rapport au monde, à l'autre et à nous-même? Comment s'en emparer pour faire du cinéma et ainsi créer, témoigner ou dialoguer avec d'autres, autour de réalités différentes ou inconnues? Chaque année, un nouveau groupe d'étudiants a suivi un même processus de création impliquant que leur usage des outils numériques ne soit jamais séparé de la question du sens, que leur apprentissage technique se pose en termes de point de vue, que des références cinématographiques leur permettent de déconstruire des formes ou usages établis et nourrissent leurs intuitions. Des exercices pratiques les ont progressivement conduits à la conception de projets personnels. Une cinquantaine d'étudiants a ainsi basculé, au fil des cinq années du projet, de la place de spectateur à celle d'auteur. »

B Sympa ta photo de profil

Texte de l'exposition clôturant le projet La Maison et le Monde en mars 2020

Dans quel contexte s'est inscrit
votre projet *La Maison et le Monde*?

Clément Dorival: En 2011, on travaillait sur un projet d'atelier à partir d'images d'archives essentiellement issues de la télévision. Mais nos étudiants ont commencé à avoir une autre pratique des images, davantage tournée vers le numérique en ligne. Avec Frédérique et Emmanuel, on s'est dit qu'il fallait changer de sujet de recherche. Le point de départ de nos projets est toujours celui de notre rapport aux images, mais la montée en puissance du Web et des applis nous a amenés à penser un projet spécifique autour de ça. En termes d'exploration esthétique et éthique, c'est très intéressant. Par exemple, j'ai travaillé sur un documentaire en utilisant des images de Google Earth : cela pose des questions esthétiques, mais aussi juridiques du droit à disposer et diffuser des images.

Frédérique Hammerli: Dans la première décennie des années 2000, les nouveaux usages de l'image nous interrogeaient. On assistait à une bascule où la question n'était plus celle d'avoir accès à des informations textuelles et à une communication par Internet mais accès à des images, diffusées et mêmes produites pour ce nouvel espace. *La Maison et le Monde* a été pour nous et les étudiants un lieu d'expérimentation qui accompagnait l'émergence de ces usages maintenant très construits. Les films qui en restent constituent un témoignage et une archive en termes de pratiques de l'époque. Des

questions demeurent encore aujourd'hui, comme celles de la vie privée en ligne, des confusions entre espaces publics et espaces privés, du droit à l'image, et des formes s'inventent en permanence. C'est à cela que devrait mener la création autour des usages numériques : quelles formes pour quels publics ? Quels écrans et comment on se les approprie et on s'en libère en même temps ?

*Comment abordez-vous la question
des réseaux sociaux avec vos étudiants ?*

CD: Nous ne l'abordons pas sous l'angle moralisateur. Les pratiques sont ce qu'elles sont. Ce qui est intéressant, c'est de créer les conditions pour les interroger, les transformer et créer. Avec cet atelier, nous nous sommes aussi mis à travailler avec le smartphone. L'un des grands mérites de cet outil est le rapport au quotidien. Les étudiants ont leur caméra en permanence avec eux. C'est une grande chance et une possibilité de création très ouverte. Aujourd'hui on peut faire acte de création avec des moyens assez limités. Il y a d'ailleurs des gens qui investissent complètement la question du Web sur un plan créatif, avec des formes courtes d'écritures créées et pensées entièrement pour les réseaux sociaux. Plutôt que de se référer à des formes de créations coûteuses, on montre aux étudiants comment ils peuvent investir les outils qu'ils ont à leur disposition et quelles questions ils peuvent se poser : pourquoi est-ce

je fais une vidéo et à quoi elle me sert? Est-ce que c'est juste pour la stocker dans un serveur?
A-t-elle son intérêt et comment je la transmets?
Avec qui je la partage? Ce sont de vraies questions.

FH: Nous allons amener par exemple la question du rapport éthique à l'autre. Qu'est-ce qu'on montre de lui et de soi d'un point de vue cinématographique lorsque l'on se place à telle ou telle distance, que l'on filme de telle ou telle manière? La question des réseaux sociaux doit passer par celle de la

S

Slit     construction des images et de ce qu'elles induisent du rapport

à l'autre, du rapport entre le spectateur et celui qui est filmé. C'est vraiment très important. Nous sommes très sensibles à cette question-là. En fonction des exercices, on va souligner ce qui ressort et ce qui peut paraître éventuellement problématique. Ce qui rejoint toujours le rapport au monde et au sujet filmé. Notre interrogation est avant tout esthétique et cinématographique: que fait-on de ces nouveaux usages et comment les interroge-t-on du point de vue de la création? Il existe de nombreuses réflexions, notamment dans l'Éducation nationale, sur les dangers des réseaux sociaux, la préservation de la vie privée, les *fake news*... Par contre, la question de la création, du rapport aux images et de la vision du monde que l'on construit à travers elles, me semblent beaucoup moins investie. C'est ce qui nous intéresse, parce que la société est aussi faite en fonction des représentations artistiques qu'elle construit.

Qu'attendez-vous généralement de vos échanges avec les étudiants?

FH: On ne se contente pas d'observer. On arrive avec nos interrogations, nos représentations, mais ce qu'on attend aussi, c'est que les étudiants nous apprennent des choses. Il y a vraiment un dialogue parce que nous ne sommes pas de la même génération et que nous n'avons pas les mêmes pratiques. L'expérience d'enseignement, de praticiens de cinéma et de créateurs fait que l'échange est réciproque.

CD: Nous proposons un projet de création partagée à travers lequel vont apparaître des questionnements sur les images. Dans le projet *La Maison et le Monde*, il y avait d'emblée l'idée que cette éducation soit partagée. Nous étions convaincus que les étudiants allaient nous faire découvrir des pans entiers du web. Ils devaient par exemple réaliser un autoportrait à partir de leur usage du Web. C'était une manière de les rencontrer et d'investir le Web au-delà de nos usages personnels. On a découvert à l'époque (vers 2014) l'arrivée des influenceuses avec des jeunes femmes qui commençaient à se filmer, certaines dans leur vie de famille. C'est maintenant une figure ultra connue, et Delphine de Vigan a écrit un livre sur cette question-là. Mais pour nous, c'était une découverte. Je ne me considère pas comme un spécialiste des réseaux sociaux. J'y suis plutôt arrivé grâce à ma pratique de la question esthétique et mon

attachement fort pour la rencontre avec le sujet filmé. C'est là-dessus que nous avons échangé avec les étudiants.

FH: C'est aussi l'idée de cet atelier : interroger des mouvements souterrains. On a découvert à cette époque par exemple Chatroulette, Périscope, le forum 10-18, etc.

Vous avez travaillé sur la forme de l'entretien filmé via la visio. Pouvez-vous développer?

CD: Au moment de cet atelier, nous sommes bien avant le Covid. La visio n'a pas du tout la place qu'elle a aujourd'hui. Nous avons demandé aux étudiants de faire des rencontres qu'ils n'auraient pas pu faire dans leur quotidien : quelqu'un éloigné géographiquement, socialement, culturellement, etc. Le lien *via* les outils numériques crée d'ordinaire quelque chose de très rapide et de superficiel. Là, c'est au bout d'un travail d'écriture et de repérage propre à la démarche documentaire que la rencontre a pu avoir lieu. La visio a permis de construire de nouveaux usages cinématographiques.

FH: Il s'agissait aussi de penser la forme. Les étudiants devaient mettre en scène leur interface, réfléchir au fond d'écran, créer un jeu entre l'espace d'échange et le reste de l'écran, réfléchir aux vignettes, au décor, créer une image qui rejoigne les préoccupations du cinéma. Si on parle d'éducation aux réseaux sociaux et au numérique, déplacer ces usages vers la création

et les codes du cinéma est aussi une manière d'interroger les usages qu'on en a. On interroge peu en réalité nos pratiques, parce qu'elles nous sont imposées par les interfaces des réseaux sociaux qui formatent les formes et les modalités d'utilisation.

Avez-vous mis en partage les résultats de ce projet qui s'est étendu sur quatre années scolaires?

FH: L'atelier a fait l'objet d'une exposition rétrospective, en mars 2020 (juste avant le confinement), à Avignon en partenariat avec la Mairie. L'idée était d'interroger les pratiques et les usages numériques. Nous avons travaillé sur trois types d'écrans : l'écran de télévision, l'écran d'ordinateur et l'écran de cinéma. Les visiteurs pouvaient expérimenter trois manières de regarder les images avec des écrans grands ou petits, des écrans dans lesquels on peut circuler, zapper ou rester passif. Nous avons réfléchi à la manière d'intégrer les écrans verticaux de téléphone. Comment travailler avec tout cela est une vraie question de cinéma.

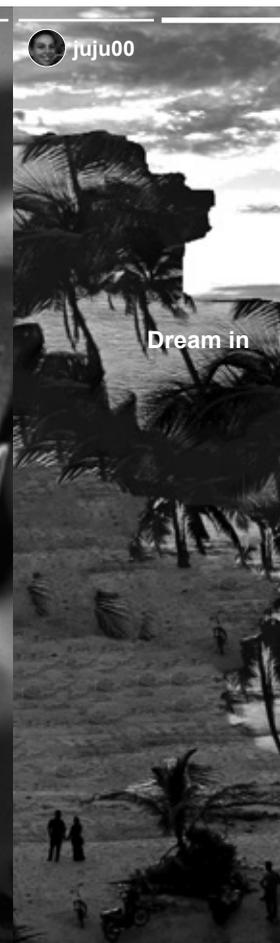
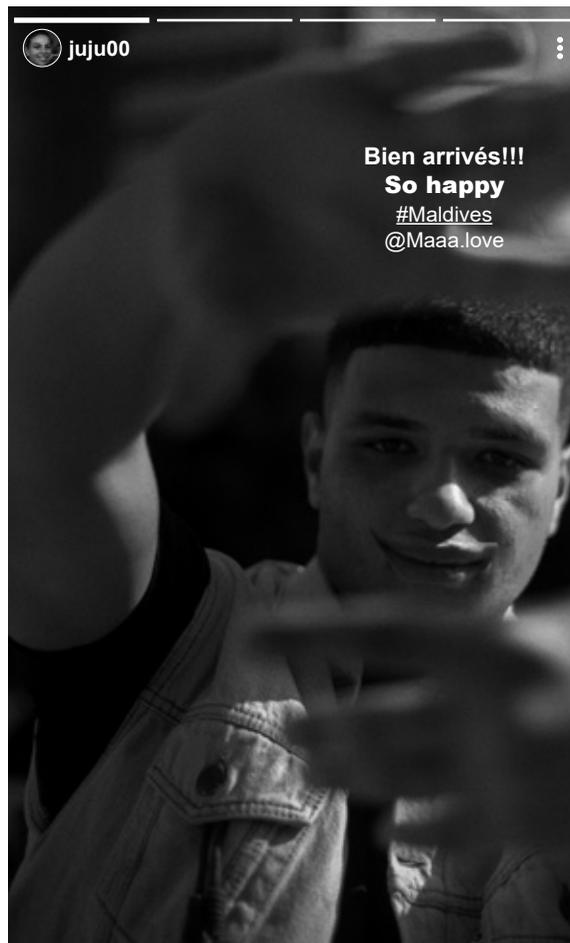
Les ateliers que vous menez influent-ils sur les usages numériques de vos étudiants?

FH: Certains poursuivent leur pratique documentaire et s'intéressent, de fait, à notre monde contemporain. D'autres en font

un thème spécifique de recherche, comme Occitane Lacurie, chercheuse en cinéma et doctorante. Je pense que l'atelier que nous avons mené a joué un rôle. Elle a produit une vidéo essai qui est un peu l'héritage de l'un de nos exercices : « Prendre conscience / Perdre connaissance » (Vidéo réalisée pour le colloque IA Fictions, organisé en juin 2021 par Alexandre Gefen, directeur de recherche au CNRS, historien des idées et de la littérature, s'intéressant aux Humanités Numériques, ndlr). Elle y croise le monde de la série *Westworld* (de Jonathan Nolan et Lisa Joy, 2017, ndlr) et le cinéma d'Alain Resnais (*L'année dernière à Marienbad*, 1961, ndlr). On est sur la rencontre de médiums différents sous la forme d'une captation de multiples écrans et de fenêtres qui s'ouvrent et se ferment.

L'idée de nos ateliers, c'est d'ouvrir les imaginaires. Les réseaux sociaux sont paradoxaux : ils représentent à la fois une immense ouverture sur le monde (outil de communication, d'information, de diffusion d'œuvres), et en même temps, ils ferment beaucoup l'imaginaire parce que ce sont des lieux de codes, de raccourcis, de vitesse. C'est pour cela qu'on investit le champ de l'imaginaire avec nos jeunes étudiants. Pour moi, ça, c'est politique. C'est une manière de se libérer des codes et de permettre la rencontre.

CD: Dès 2014, nous avons creusé la question des outils du numérique. Quand le Covid est arrivé, les étudiants avaient déjà une pratique, une réflexion sur cette question, et une distance





sur certains outils et interfaces. Le film *Bill Norage*, par exemple, réalisé par nos étudiants durant le projet, a été entièrement fait à partir de Minecraft et Facebook. C'est l'exemple d'un regard que peuvent porter ces jeunes sur les réseaux sociaux.

Quelles sont les suites du projet La Maison et le Monde?

CD: Nous travaillons chaque projet sur une période de 4 à 5 ans, l'idée étant de faire dialoguer divers films et regards sur un sujet commun et de créer une exposition finale donnant à voir tous ces points de vue. Le nouveau projet, «*Nous la ville*», est un retour au documentaire plus classique: aller à la rencontre de lieux et de gens.

FH: Nous constatons que les représentations se construisent aujourd'hui davantage en archipel que de manière linéaire. Avec ce nouveau projet, nous avons pensé à un Web documentaire ou à un circuit in situ avec des QR codes renvoyant aux films des étudiants.

Atelier

L'autoportrait numérique

Une proposition de
Frédérique Hammerli,
Emmanuel Roy et Clément Dorival

Dans le cadre de l'atelier annuel *La Maison et le Monde*, au cours duquel nous expérimentons les nouveaux outils numériques du quotidien dans le champ de la création cinématographique, nous avons conçu un premier exercice destiné à identifier les pratiques numériques des participants.

Contenu de l'exercice

Objectifs

- Mettre à jour les pratiques communes et les formes imposées, voire stéréotypées, par les outils de communication et d'information offerts par le Web
- Mettre à jour les singularités de goût, de pratique et favoriser l'expression des subjectivités
- Identifier la maîtrise et la compétence des participants aux différents usages et techniques numériques
- Faire émerger la possibilité de formes créatives à partir de consignes communes et d'usages quotidiens du numérique
- Susciter la rencontre entre les intervenants et les participants : constituer un groupe

Consigne écrite

« Nous vous proposons de composer votre autoportrait à partir d'images, sons, textes et vidéos trouvés sur Internet. Ces documents devront être présentés dans un ordre précis. Ils peuvent renvoyer à des souvenirs personnels, des émotions, des goûts ou des centres d'intérêts. Ils peuvent refléter aussi vos usages personnels, ce que chacun fait du numérique (sites et logiciels utilisés quotidiennement). Ces documents peuvent être commentés ou pas. La durée de présentation, prise de parole comprise, sera de 5 minutes. »

Présentation au groupe

Les différents participants se succèdent pour présenter leur autoportrait qui est projeté sur un écran. Chaque présentation peut éventuellement donner lieu à des questions brèves et factuelles des intervenants destinées à obtenir des compléments d'informations sur tel ou tel outil, telle ou telle référence convoquée au cours de l'autoportrait.

Les intervenants peuvent se prêter à l'exercice.

Un temps de bilan et d'échange est prévu à l'issue de toutes les présentations.

Bilan de l'exercice

Un moment de rencontre

Cet exercice s'est avéré très efficace pour initier la rencontre et constituer le groupe. Même entre participants qui se connaissent, la consigne a abouti à créer des effets de surprise, à découvrir des aspects nouveaux de l'autre, à sortir chacun du cadre scolaire ou amical dans lequel il côtoie l'autre habituellement.

La consigne est suffisamment ouverte pour permettre des diffusions aux formes variées. Certains étudiants ont pu construire l'intégralité de leur présentation au son d'une musique lancée au démarrage, d'autres ont choisi d'enregistrer au préalable une séquence de navigation numérique grâce à un logiciel de capture d'écran et de diffuser le résultat sous forme de vidéo, un autre encore a pu exploiter l'ouverture en direct, à partir de l'ordinateur connecté à l'écran de la salle, de plusieurs fenêtres pour construire un agencement de pratiques simultanées. Enfin, certains ont choisi de commenter leurs usages au fur et à mesure de leur présentation, selon une forme d'exposé plus traditionnelle.

La présentation de soi passe donc par le choix des contenus que le participant donne à voir, mais aussi par la forme qu'il choisit de donner à cette présentation, entre affirmation ou effacement de sa présence, ton détaché ou plus personnel, dévoilement d'une intimité plus ou moins grande, présentation en direct ou diffusion d'une vidéo. La variété des présentations permet alors d'identifier des préoccupations, des sensibilités, des goûts.

Un état des lieux des usages propice aux questionnements et à la création

L'exercice révèle des pratiques communes à une génération d'âge, un groupe social relativement homogène. Dans la période d'activité du projet, les applications Facebook, YouTube, étaient majoritairement utilisées. Nous avons vu aussi apparaître Instagram, les influenceurs et youtubeurs professionnels, le streaming de jeu vidéo. L'autoportrait permet aux intervenants de découvrir les usages du public auquel il s'adresse en direct et de percevoir, si l'exercice est proposé plusieurs années consé-

cutives, l'évolution de ces usages. C'est un bon point de départ pour partir des pratiques réelles des participants de l'atelier et réfléchir à une démarche de création à partir de celles-ci. L'exercice constitue une sorte d'état des lieux qui ne disqualifie pas les pratiques, ne les juge pas non plus, mais s'en empare.

En tant qu'intervenants, nous avons beaucoup appris des participants voyant advenir des phénomènes qui n'étaient encore que peu évoqués par les médias. Ainsi, un autoportrait nous a permis de découvrir le tutoriel de maquillage tourné par une petite fille, qui singeait maladroitement des tutoriels d'adolescentes. À cette période, le rôle des influenceuses n'avait pas encore pris la place qu'il a aujourd'hui et la place de ces vidéos était plus confidentielle.

La succession des autoportraits permet aussi d'identifier des formes récurrentes (la mise en musique, la fenêtre d'application comme standard de présentation et la manière dont elle redouble l'écran, les usages de communication, les temporalités courtes et hachées, etc.). L'effet de redondance d'une présentation à l'autre permet de souligner à la fois la manière dont les applications et leurs fonctions conditionnent des formes, les effets de mode qui en découlent, le sentiment d'être à distance des individus qui sont pourtant censés être rendus plus accessibles, voire la disparition de l'autre au profit d'un fonctionnement très autarcique de l'utilisateur face à son écran. C'est l'occasion d'une première réflexion sur les possibilités de création à partir de ces outils normatifs et de l'entre-soi qu'ils génèrent.

Aucune présentation n'a jamais donné lieu, en cinq ans, à des propositions qui relèveraient d'une intimité trop grande. La formulation de la consigne, l'âge des par-

ticipants et leur conscience du fait qu'Internet est un lieu de mise en scène de soi ont sans doute joué. Cependant, notamment par le biais de certaines applications comme Chatroulette ou de certaines vidéos, comme celle de la jeune youtubeuse mentionnée plus haut, l'exercice d'autoportrait permet aussi d'engager des échanges autour de l'exposition de soi qu'impliquent les réseaux et des questions éthiques, esthétiques comme des enjeux sociaux ou économiques que cela pose. Qu'est-ce que j'offre à l'autre sur les réseaux? Quels échanges sont possibles? Selon quelles limites ou quelles difficultés mais également opportunités? Il s'agit aussi d'amener ces questions sur le terrain de la création: en quoi ces questions se posent-elles dans l'écriture et la réalisation d'un film documentaire?

Pistes d'adaptation ou d'évolution pour l'exercice

- Imposer des contraintes de formes pour obtenir un type de présentation d'autoportrait. L'exercice serait alors moins ouvert dans la forme mais aboutirait à des réflexions sur la mise en scène de ces ressources à l'écran.
- Avec un public plus jeune, prévoir un travail en une ou plusieurs séances collectives: identifier des ressources qu'on voudrait utiliser pour son autoportrait, réfléchir à une mise en scène à partir d'exemples de courts métrages (*Noah* de Patrick Cederberg, 2013) ou d'installations (*Grosse fatigue* de Camille Henrot, 2013).

- Une série de questions peut guider la réflexion des participants dans l'élaboration de leur autoportrait : quelle place pour la musique, la voix, le son (du clavier, des alertes et notifications...)? Quelle mise en scène de l'espace du bureau et donc, quelle construction du cadre et des écrans dans l'écran? Quelle place pour le texte? Comment s'assurer de sa lisibilité? Quelle rythmique et temporalité? Comment faire pour qu'elles reflètent ma personnalité? Quelle dynamique/construction narrative? Vais-je enchaîner des références variées et hétérogènes ou privilégier une seule thématique déclinée selon plusieurs usages? Quelle place pour l'autre dans la mise en scène de mon autoportrait?
- L'exercice peut déboucher sur la présentation du nouveau genre des *screenlife movies* (appelés aussi *desktop films*) qui repose sur la captation d'écrans. Pourquoi ce genre relève-t-il souvent du cinéma d'horreur? Quels codes cinématographiques met-il en jeu? La question du hors-champ, de l'opacité de l'écran peut ainsi être abordée tant du point de vue de l'usage des réseaux sociaux, de ses limites comme de ses dangers, que de la nature de l'image cinématographique.

Les références citées:

Noah de Patrick Cederberg, 2013

Grosse fatigue de Camille Henrot, 2013

Prendre conscience / Perdre conscience d'Occitane Lacurie, 2021

Bill Norage de Lili Franco, Albin Luciani, Elie Raufaste:

visible sur le site du projet *La Maison et le Monde*:

www.anamorphose-films.net/atelier/la-maison-et-le-monde

Delphine de Vigan, *Les Enfants sont rois*, Gallimard, 2021

Filmographie sélective de Clément Dorival:

Les Vents nouveaux, 2022, productions

L'Omnibus, Anamorphose, Basilic Diffusion, série de 13 épisodes co-réalisée avec Samuel

Keller, Jean-Baptiste Mees, Michael Zeidler

Henri, 2020, Anamorphose, co-réalisé avec Sarah Dorival

Les Yeux fermés, 2010, co-réalisé avec Christophe Pons

p. 83 namoboth_55547845_356 a mentionné votre nom...

p. 105 kim.J a partagé un contenu qui pourrait vous intéresser

Lauréate du Prix spécial du jury au festival international du court métrage de Clermont-Ferrand en 2020 pour son film de fin d'études *Clean With Me (After Dark)* et du Prix Emergence de la Scam (Société civile des

auteurs multimédia) qui récompense ce même film et son projet *Sweet home*, **Gabrielle Stemmer**, jeune monteuse diplômée de la Femis en 2019, interroge la face cachée des vidéos des influenceuses et questionne l'image de la femme en ligne.

Entretien avec Gabrielle Stemmer *Réseaux sociaux et cinéma : de la matière documentaire pour explorer, montrer et questionner le réel*

Propos recueillis par
Ingrid Lemaire, journaliste

Votre film documentaire Clean With Me (After Dark) est entièrement réalisé à partir d'images de centaines de femmes se filmant en train de faire le ménage chez elles et puisées sur YouTube et Instagram. Pourquoi ce choix ?

Lorsque j'ai entamé ma réflexion sur *Clean With Me (After Dark)*, je me suis intéressée au film de Kevin B. Lee, *Transformers: The Premake* qui se déroule entièrement sur ordinateur et sans voix off. Ça m'a tout de suite parlé. C'était pour moi la bonne forme pour le film que j'avais en tête. J'ai regardé d'autres projets sous ce même format que certains appellent *desktop movies* (ndlr : films réalisés uniquement avec des images issues d'Internet), mais j'ai vite arrêté. Je trouvais que voir toutes ces créations était au final inhibant. YouTube est un matériau qui m'intéresse beaucoup, parce que c'est une mine d'archives à disposition de tous. Après la Fémis, j'ai écrit un projet de websérie (ndlr : *Femmes sous algorithmes*, Arte, 2023) non pas sur les femmes et le ménage, mais sur YouTube et la question des vidéos faites

par et pour les femmes. Grande consommatrice moi-même de vidéos YouTube, j'observe comment l'algorithme me cible en tant que femme et je vois toutes les pressions exercées par ces images qui montrent à quoi nous devons ressembler et à quoi doivent être dédiées nos heures dans la journée.

Vous faites des réseaux sociaux l'essentiel de votre matière. Qu'est-ce qui vous intéresse là-dedans ?

Je pense que c'est le fait d'avoir à disposition une quantité astronomique d'images et de constater que celles-ci, qu'on le veuille ou non, nous façonnent. Ce qui me fascine aussi dans les vidéos YouTube que je regarde, ce sont les femmes qui se filment elles-mêmes et qui filment l'intérieur de chez elles. Je pense qu'à la base c'est peut-être ça qui m'a amenée à m'intéresser à Youtube: rentrer chez les gens. C'était une forme de voyeurisme. Au fur et à mesure, c'est devenu comme une sorte de feuilleton pour moi, comme de la télé-réalité. Je connais la vie de ces femmes, je connais leurs enfants, comment elles ont rencontré leur mari... On est comme dans une fiction augmentée: c'est leur vraie vie certes, mais on reste des spectateurs de fiction.



Hello. Je t'invite à voir notre dernier clip www.clip.fr/aieo...

Moi, ce qui m'intéresse, c'est de prendre ce matériel-là et d'écouter sérieusement, comme une matière documentaire, ce qu'elles disent de leur quotidien, et en l'occurrence de leurs souffrances.

La question féminine est-elle centrale dans vos réflexions et votre travail ?

Oui. Sur YouTube, les femmes devenues influenceuses de ménage, de beauté, ou autre, qui semblent libres et autonomes, se retrouvent en réalité à prolonger des injonctions existant par ailleurs. Elles se les appliquent à elles-mêmes et elles les étendent à toute leur communauté, dont font partie notamment de très jeunes femmes et des adolescentes. Dans le cas de ces vidéos de ménage, cela donne une vision très conservatrice de la femme. Si à l'origine, les youtubeuses, avant de devenir influenceuses, cherchaient de la reconnaissance en montrant ce qu'elles savaient faire et à quoi elles passaient leurs journées, rendant de ce fait visible le travail invisible des tâches domestiques, le succès de ce type de vidéos et leur viralité sur des réseaux comme TikTok ont changé la donne en devenant des contenus prescripteurs envers les femmes: voici la bonne manière de mener sa vie de femme – chez soi, pour un mari et des enfants. C'est un grand retour en arrière vis-à-vis de la condition des femmes. Quand je travaillais sur *Clean With Me (After Dark)*, j'avais comme ligne de mire *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, dans lequel tout le chapitre de la « Femme Mariée » semble quasiment décrire le phénomène des vidéos de ménage et les femmes qui les tournent. Nous parlons d'un livre écrit en 1949. Mais c'est exactement de cette période de l'histoire que se réclament aujourd'hui les héritières des *cleanfluenceuses*,

ménage, les influenceuses beauté, etc. Dans les vidéos que j'ai étudiées en particulier pour mon film, elles expriment un profond mal-être, de la véritable dépression pour certaines. Elles se rendent compte qu'elles ne sont pas seules, grâce à la communauté en ligne qu'elles se sont créées, mais jamais elles ne mettent le doigt sur le problème du patriarcat. Le montage permet d'amener le spectateur à se forger un regard autre, à faire du lien entre des éléments pointés par les zooms dans l'image, les rythmes des plans, la musique et les effets sonores, etc.

Êtes-vous entrée en contact avec certaines femmes qui apparaissent dans votre documentaire?

J'ai pris contact avec Jessica (@KeepCalmAndClean) que l'on voit et entend le plus dans le film. Je lui avais écrit par mail en amont du projet, parce qu'à l'époque, j'envisageais de filmer un Skype avec elle afin que cela fasse partie du film. Mais finalement, cela ajoutait de la matière différente qui nous faisait sortir du cadre. Je trouvais plus intéressant de prendre ce qui était déjà là, en ligne. Je lui ai envoyé le film une fois fini, elle m'a félicitée mais je ne suis pas certaine qu'elle l'ait regardé, ou en tout cas, cela n'a pas remis en cause son système de valeurs. Je ne suis pas là pour ça de toute manière. Je voulais juste pointer un constat que je fais à mon échelle: celui d'une certaine vision de la femme qui circule sur une plateforme qui touche un très large public et potentiellement

un très jeune public. Il y a beaucoup de commentaires sous ces vidéos qui viennent de très jeunes filles. Je constate aussi une souffrance exprimée par un grand nombre de youtubeuses de 25 à 30 ans, qui disent toutes, à un moment ou à un autre, qu'elles vont mal, qu'elles finissent par avoir du mal à se regarder dans la glace, qu'elles ne reconnaissent pas leur visage...

Vous sortez du département montage de la Fémis. Est-ce un choix délibéré de n'utiliser aucune caméra pour la réalisation de ce film?

Par ma formation de monteuse, je n'étais pas à l'aise avec l'idée de faire un tournage. Et pour raconter ce que j'avais à raconter, je n'avais pas besoin de quitter l'écran d'ordinateur. Je pense que j'avais aussi envie de me frotter à un exercice de montage pur, et de voir jusqu'où je pouvais aller dans la démonstration sans ajouter de matière extérieure. Je faisais confiance à la force des images pour parler d'elles-mêmes, une fois dépouillées des artifices qui les rendent inoffensives: l'accélération du mouvement et la musique pop – qui sont deux données communes à quasi toutes les vidéos de ménage de l'époque. C'est cette envie de ralentir les vidéos et de les rendre silencieuses qui est à l'origine de tout mon travail. Une manière de forcer le réel à se montrer, de le révéler. Ensuite, la forme du *desktop movie* est, je trouve, extrêmement stimulante, du point de vue des possibilités narratives qu'elle ouvre. La souris, la navigation,

sont une manière muette de raconter une histoire, muette par rapport au dispositif plus commun de la voix-off. De plus, il me semble que cela permet d'installer une connivence avec le spectateur qui connaît par cœur les codes de la navigation. Inscire dans le quotidien du spectateur ce qu'il est en train de regarder accélère le processus d'identification.

Vous montrez ce que finalement on voit déjà sur YouTube. Quelle est la valeur ajoutée de votre film ?

Le montage. C'est-à-dire le prisme par lequel je décide de prendre en charge ces vidéos, et donc la manière dont je force le spectateur à les regarder – ou plus précisément d'apprendre à les regarder, de déplacer son regard et son jugement. C'est tout l'enjeu du film : partir du spectacle des vidéos que tout un chacun peut regarder d'un air un peu moqueur et nous amener à prendre conscience du tragique qui se cache derrière tout ça. C'est le montage qui amène la valeur ajoutée à ces images : c'est moi qui choisis les extraits et c'est moi qui dessine le trajet que va faire le spectateur selon l'agencement des vidéos. C'est pour ça que je ne voulais pas mettre de voix off. Je voulais faire confiance à ce montage et à ce cheminement afin que le spectateur crée son propre raisonnement et suive la « bonne » piste. Une image n'est jamais seule, ni pure. Elle vient toujours de quelque part et cache souvent quelque chose.

Pensez-vous poursuivre l'exploration de cette matière Internet pour vos projets à venir ?

Je termine en ce moment une websérie produite par Haut et Court Doc pour Arte TV intitulée *Femmes sous algorithmes*. Elle se compose de cinq épisodes d'une dizaine de minutes qui se basent chacun sur une tendance du YouTube féminin et regardent ce qui se cache derrière. Là encore, ce ne sont que des images de YouTube sur un écran d'ordinateur. C'est l'accumulation des images et les choix de montage qui orientent le regard critique du spectateur. Un épisode aborde justement la question des *tradwives* via les vidéos de ménage. Un autre se penche sur les canons de beauté qui touchent les visages des jeunes femmes aujourd'hui, en particulier à cause des filtres Instagram, Snapchat et autres, les bourrant de complexes. On est passé ces dernières années des tutos de maquillage à des retours d'expérience sur des injections de botox chez des femmes qui n'ont que 22 ou 23 ans, et dont le public est plus jeune encore. Il y a aussi des épisodes sur l'écologie, l'organisation, la routine du matin... La série est un point final que je pose sur la question de YouTube. Je commence à m'intéresser à Twitch et me dis qu'il y a sans doute quelque chose à explorer là-dedans. J'ai aussi l'impression que l'intérêt du public pour YouTube commence à baisser. En tout cas, je ne pense pas que les très jeunes le regardent. Les tendances que j'explore dans ma série ont aujourd'hui moins de vues et moi-même je n'en regarde plus.



Cami_S
12 AVR. 2023



3 commentaires

C'est un indicateur de lassitude. Les formats, qui deviennent de plus en plus courts, changent aussi les types de contenus. TikTok, les reels et stories d'Instagram sont des nouveaux formats qui se répandent très vite et prennent largement le dessus sur le reste. Il y a, en tout cas, un constat qui reste sensiblement le même : ces vidéos sont faites pour encourager à consommer, que ce soit du contenu ou des objets. C'est un but dans la vie qui me semble problématique...

Pouvez-vous nous parler de votre projet Sweet Home pour lequel vous avez également reçu le Prix Émergence de la Scam en 2020 ?

Né pendant que je réalisais *Clean With Me (After Dark)*, *Sweet Home* devait prolonger la réflexion sur le milieu des influenceuses ménage américaines et creuser davantage cette niche, mais dans une forme très différente. Je voulais faire un webdocumentaire, comme une sorte de jeu vidéo documentaire interactif dans lequel les gens pourraient rentrer dans la maison d'une de ces femmes, fouiller dans les tiroirs, et en sortir des contenus, des vidéos YouTube, des enregistrements d'interviews... Le fond du projet est toujours d'actualité pour moi, mais cette forme était trop ambitieuse et mon travail de monteuse ne me laisse pas le temps de la mener à bien. C'est pourquoi je voudrais que *Sweet Home* prenne une forme plus modeste, sous la forme d'un site, qui serait une grande base de données sur le

sujet de la nouvelle domesticité. Qu'on y trouve des ressources de toutes formes et de toutes sortes, aussi bien des liens vers des extraits de vidéos que vers des pages du *Deuxième Sexe*, des illustrations de vieux manuels d'arts ménagers, des enregistrements de témoignages, des archives d'anciennes actualités... J'aimerais orienter le projet vers une forme plus universitaire de recherches autour de la nouvelle domesticité, la manière dont aujourd'hui on fait entrer par la fenêtre des sujets que l'on pensait sortis de la société. C'est un projet souterrain pour lequel je fais pour le moment des résidences d'écriture.

Quel usage personnel avez-vous des réseaux sociaux?

À l'exception de *Women on TikTok* que j'ai posté sur YouTube pendant le confinement, je ne suis pas créatrice de contenu. Je consomme en tant que spectatrice. C'est du divertissement et les comptes que je possède se destinent uniquement à mon cercle proche, ou plus ou moins proche, puisque cette notion a été bouleversée par les réseaux justement. Après *Clean With Me (After Dark)*, les gens se sont confiés autour de moi en me disant adorer regarder tel ou tel type de vidéos. Tout le monde a un peu son petit plaisir sur YouTube et personne n'a le même usage des réseaux sociaux.

Ses films et livres de référence:

Le Deuxième Sexe,
essai de Simone
de Beauvoir, 1949

La Femme mystifiée,
essai de Betty Friedan,
1963

Jeanne Dielman,
23, quai du Commerce,
1080 Bruxelles de
Chantal Akerman,
1975

La Femme Gelée,
d'Annie Ernaux, 1981

Transformers:
The Premake de
Kevin B. Lee, 2014

*Chez soi, une odyssée
de l'espace domestique*,
essai de Mona Chollet,
2015

*Libérées! Le combat
féministe se gagne
devant le panier de
linge sale* de Titou
Lecoq, 2017

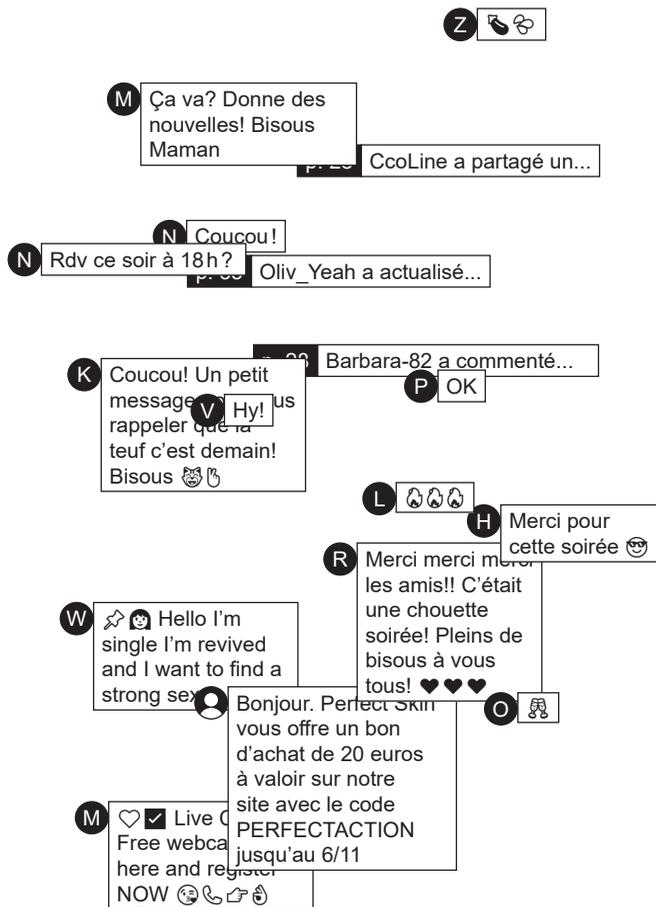
*Vie et mort d'Oscar
Perez* de Romain
Champalaune, 2019

**Les réalisations de
Gabrielle Stemmer:**

*Clean With Me
(After Dark)*, 2019

Women on TikTok,
2020

Partie III:
Autres approches
éducatives



En parallèle de l'éducation au cinéma et de la pratique artistique, les acteurs de l'éducation populaire et de l'éducation aux médias et à l'information (EMI) se sont également saisis des médias sociaux à partir de leurs enjeux propres.

Les pratiques, démarches, postures qui découlent de ces dynamiques marquent par la réflexion permanente qui les accompagne ainsi que par la complémentarité naturelle qui s'organise entre éducation artistique aux images, EMI et éducation citoyenne au numérique.

Le maître-mot commun à toutes ces approches est celui de la lutte contre tous les formatages et les standardisations et un accès éclairé aux images et aux connaissances.

Rencontre avec deux acteurs qui s'organisent en collectif en Hauts-de-France pour réfléchir aux enjeux éducatifs et démocratiques liés au Web social.

p. 120 JoNy_V vous a mentionné...

Sheerazad Chekaik-Chaila et **Lucas Roxo** sont deux journalistes indépendants, membres du collectif roubaisien La Friche qu'ils ont co-fondé avec Flora Beillouin et Julien Pitinome en 2019. Depuis une dizaine d'années, ils s'investissent dans l'éducation aux médias et à l'information sous diverses formes : résidences de journalisme, rencontres en classes, ateliers, etc.

Ils animent, au sein de La Condition Publique de Roubaix, le Labo 148, un média participatif local dédié aux jeunes alliant journalisme et pratique artistique. Ils nous parlent ici de la place que tiennent les réseaux sociaux dans leurs actions d'éducation aux médias et à l'information.

Entretien avec le collectif La Friche *Pour une éducation aux médias et à l'information partant de la pratique des publics*

Propos recueillis par
Mathilde Derôme, Acap

En tant que journalistes, vous vous êtes engagés assez tôt dans des actions d'éducation aux médias et à l'information. À quel moment vous êtes-vous dit qu'il était nécessaire de prendre en compte la réalité des réseaux sociaux ?

Lucas Roxo : Dans notre démarche, il y a toujours l'idée de partir des pratiques réelles des gens. Quand on est face à un public qui s'informe principalement sur les réseaux sociaux, il nous semble pertinent de partir de là.

On constate également que les réseaux numériques sont devenus des espaces sur lesquels sont produites de nombreuses informations, que ce soit par les médias traditionnels qui cherchent une nouvelle audience en produisant de nouveaux formats, ou par les influenceurs de l'information, qui ne sont pas forcément journalistes, mais qui, de fait, produisent de l'info. Difficile de ne pas y consacrer une attention.

Sheerazad Chekaik-Chaila : Je dirais même que c'est un sujet qui s'est imposé. Dans les premiers projets qu'on a menés, le numérique et les réseaux

sociaux étaient déjà le mode de communication et d'information le plus courant. Dans les discussions qu'on avait en ateliers avec les jeunes, je constatais un décalage qui devenait inconfortable. J'ai senti, pour ma part, le besoin de pouvoir parler le même langage. Il me fallait apprendre ce qui se passait dans leur téléphone, dans leur pratique de jeux, dans leurs outils d'échanges. C'est parce que cela s'est imposé que je m'en suis saisie.

C'est ainsi qu'est née la série *Dans ton tel* (ndlr: écrite et réalisée par Sheerazad Chakaik-Chaila et Antoine Schirer, produite par UPIAN, et diffusée sur Arte en 2019). Cette série raconte le décalage entre le regard qu'on pouvait poser sur les pratiques, en particulier juvéniles, des réseaux sociaux et ce qui se passait en réalité, à savoir une diversité d'usages. Il est difficile d'établir un profil-type et de mettre en face des solutions, telles que la lutte contre les *fake news* en ligne avec telle ou telle méthode. Tout n'est pas blanc ou noir. Il y a des dérives et des choses intéressantes. Il me semblait pertinent de documenter la diversité des pratiques, en miroir de ce qui était le plus documenté dans cette période, à savoir les dérives des réseaux sociaux.

Quel regard sur ces pratiques cherchez-vous à partager avec vos publics ?

LR: Face à l'apparition de nouveaux acteurs de l'information et à la démultiplication des

canaux de diffusion, il nous paraît très important de regarder ces contenus et de les analyser de manière critique. De fait, on tient une posture similaire à celle que l'on a avec les médias traditionnels : on analyse leur manière de fabriquer l'information, on regarde leur modèle économique et on cherche à comprendre leur ligne éditoriale, etc. On applique ces mêmes grilles de lecture aux créateurs d'infos sur YouTube et sur tout autre réseau social.

SC: Un des enjeux est de travailler collectivement à une prise de conscience de son propre rapport à ces outils-là. Cela passe par des jeux, des temps de débats et par l'analyse critique des supports. On regarde, on discute, on décortique le ton, la manière dont les contenus sont présentés. On essaie de poser des différences entre les pratiques et surtout de nommer les choses. Comprendre ce qu'est un producteur de contenus, un journaliste, un média, un auto-média : poser des mots pour parler le même langage. On ne juge pas la pratique des gens. On essaie juste de mettre des mots sur cet écosystème.

Mettre des mots, analyser, mais aussi pratiquer et fabriquer ?

SC: Si j'ai commencé l'EMI, en 2016, c'était par curiosité, pour savoir quel impact mon travail de journaliste pouvait avoir et comment il était perçu. Je recevais alors des demandes sur des

formats que je ne maîtrisais pas du tout. J'ai très vite adopté la posture suivante : « J'ai certaines compétences, il y en a d'autres qui m'échappent, vous en avez de votre côté, alors on va tester ensemble et voir ce que ça donne. » Les réseaux en ligne sont un moyen de diffusion intéressant car très immédiatement accessibles. Ils permettent d'inventer des formats plus libres que ceux proposés par un journalisme plus classique : des choses qui n'existent pas ailleurs, que ce soit dans les formes, les contenus, les récits. C'est intéressant de travailler cette matière avec eux parce qu'ils ont souvent de l'avance sur moi. De telles démarches deviennent complémentaires de ce que je peux apporter notamment sur la méthode, la vérification de l'info, la capacité à préciser un sujet, à lui donner un angle, à le raconter.

LR : La pratique est évidemment une des postures socles de notre démarche. Nous partons de la pratique des gens et leur proposons de faire ensemble, pour mieux prendre du recul. J'ai récemment mené un atelier autour des réseaux sociaux, à la demande du Bal à Paris (ndlr : espace d'exposition, de réflexion et de pédagogie dédié à l'image-document sous toutes ses formes). J'ai proposé de travailler sur la réappropriation des représentations afin de questionner nos différentes identités sur les réseaux : celles que l'on projette, celles que l'on crée, celles que l'on devient (le projet s'intitule « Identités réelles, identités rêvées »). L'idée était de concevoir une instagrameuse imaginaire, comme ce qui a pu

exister aux USA avec Lil Miquela créée en 3D, mais dont les gens, pendant deux ans, ne savaient pas si elle était réelle ou non. Elle a eu de nombreux *followers* et une influence notable sur certains sujets.

Nous avons débuté l'atelier par des jeux pour comprendre nos rapports aux réseaux sociaux, sous la forme de débats mouvants autour de questions comme « les réseaux sociaux sont-ils un miroir de moi-même ? ». Ce point de départ a donné lieu à un premier temps d'échanges très riche et des déplacements de points de vue pour chacun, pour eux comme pour moi.

Ensuite, nous avons analysé les contenus de cinq comptes Instagram : Tibo Inshape, Lena Situation, Sally, Mcfly et Carlito et Plume Banlieue. Pour chaque contenu, les jeunes ont repéré ce qu'ils souhaitaient garder et ce qu'ils ne voulaient pas reproduire.

À partir de là, ils ont imaginé un compte Instagram qui reprenait leurs centres d'intérêt communs. Ils ont imaginé un personnage : une jeune femme de 19-20 ans, étudiante, très engagée, féministe, sensible aux causes LGBTQIA+, parfois un peu sensible à la désinformation, naviguant sur divers réseaux, créant des vidéos TikTok, etc. Chaque élève a ensuite construit un contenu pour nourrir le compte, avec des photos, des propos, des vidéos.

Quels constats et réflexions avez-vous pu retirer de cette expérience ?

LR: J'ai constaté que ces jeunes avaient déjà une grande capacité critique et une réelle connaissance du fonctionnement des réseaux sociaux : ils savaient déjà pourquoi certains influenceurs postent telle ou telle chose, identifiaient des placements de produits, comprenaient comment faire le buzz, etc. Il faut dire que l'une des élèves tenait un compte TikTok pas mal suivi, et qu'elle y faisait l'expérience quotidienne des posts qui fonctionnent et des posts qui font moins de vues.

J'ai remarqué également qu'ils aiment le mélange des genres et qu'ils le recherchent : un mélange entre divertissements, informations, contenus sérieux, contenus humoristiques.

Par ailleurs, le processus d'identification peut être puissant à l'égard de certains influenceurs. Les réseaux sociaux ne sont pas seulement une projection de leur identité, ils sont aussi une forme de construction en soi. Si les jeunes adolescents passent autant de temps sur leurs téléphones, c'est aussi parce qu'ils se définissent par ce qu'ils postent, par les changements de ton adoptés, par la différence entre ce qu'ils vont poster en *reel* ou en *stories*, par la distinction entre ce qu'ils postent pour leur cercle proche ou pour tout le monde. Tout cela est réfléchi et pensé.

En tant que journaliste, c'est très intéressant de vivre une telle expérience d'atelier. J'ai pu

comprendre de nombreuses tendances, contenus, formats. Les ateliers de pratique permettent cet échange à double sens.

Dans vos actions EMI, abordez-vous les questions liées aux algorithmes ou aux spécificités techniques et économiques des réseaux numériques ?

LR: Nous avons intégré une posture critique et réflexive sur les réseaux sociaux mais il me semble que nous manquons toujours d'outils là-dessus. C'est un des angles morts au sein du collectif : l'économie de l'attention, les biais cognitifs, l'éthique d'Internet, etc. Quand on me demande d'intervenir uniquement là-dessus, je décline, parce que je ne me sens pas armé. Certains acteurs sont très pertinents sur le sujet et il est intéressant de comprendre le fonctionnement des algorithmes pour prendre conscience de l'impact de l'information qu'on est en train de produire. Mais moi, en tant que journaliste, j'estime que ce n'est pas tout à fait mon travail qui vise plutôt à proposer un espace de réflexion collectif sur la production de cette information à destination d'un public : jusqu'où veut-on aller pour être vus, est-ce qu'on veut faire le buzz, faire quelque chose de « putaclic » ?

SC: Les médias dominants se sont désormais tous mobilisés sur les réseaux sociaux pour capter cette audience plus jeune qu'ils n'avaient plus dans la presse papier. Il existe des services entiers, au sein des rédactions, dédiés au numérique ou

au *fact-checking*. Ces services sont constitués d'équipes jeunes qui maîtrisent les codes du Web. Le fait que les professionnels se soient emparés des réseaux sociaux a certainement rendu plus légitime cette pratique et on regarde avec un peu plus d'attention quelqu'un qui maîtrise les codes et langages des réseaux sociaux. L'éducation au fonctionnement du numérique peut donc être complémentaire à ce qu'on apporte, à savoir la construction d'un propos, la maîtrise d'un sujet avec des faits vérifiés, etc.

En mars 2021, vous éditez en partenariat avec EDUmédias le Petit manuel critique de l'éducation aux médias, Pour une déconstruction des représentations médiatiques. Vous y consacrez un chapitre à la question du numérique. Quelles ont été les principales questions soulevées au sein de ce comité éditorial qui réunissait journalistes et universitaires?

LR: Lorsque nous avons commencé l'EMI, nous étions assez jeunes. Dans un contexte post Charlie Hebdo, l'EMI a été beaucoup pensé comme une lutte contre les *fake news* et les dangers des réseaux sociaux. Notre première posture a été de nous emparer des réseaux sociaux pour développer l'esprit critique certes, mais également avec l'idée qu'on pouvait faire des choses avec les téléphones portables de manière simple et directe, permettant de mettre en avant d'autres voix. C'était assez intuitif au début. Au fur et à mesure des discussions et des échanges, notamment avec



les chercheuses du laboratoire GERiiCO (ndlr: qui ont fondé l'association EDUmédias), nous sommes dit que nous manquions peut-être d'esprit critique sur le fait que les réseaux posent aussi des questions éthiques, économiques, politiques. Cet ouvrage ne s'est pas construit uniquement autour de la question du numérique: il est le fruit de toutes les réflexions qui nous animaient à ce moment-là et dont on ressentait le besoin de formaliser les questionnements en posant une approche qui nous était propre.

SC: L'espace du collectif La Friche nous a permis d'échanger, de nous former, d'engranger des outils, de réfléchir les pratiques et d'en inventer de nouvelles. S'associer à des chercheuses universitaires ayant l'éducation aux médias pour sujet d'étude, nous a permis de creuser encore les réflexions et d'interroger nos postures et nos pédagogies. Ce désir de prise de recul et de mise en commun a donné lieu à l'écriture d'articles universitaires et journalistiques, à la création de formations et nous a conduit à la naissance d'EMicycle, réseau régional d'acteurs et d'actrices de l'éducation aux médias. Dans l'ouvrage, nous posons aussi un manifeste dans lequel nous rappelons que l'EMI existe depuis longtemps, mais qu'elle est devenue un marché. Nous y défendons que l'EMI est forcément politique, qu'elle ne se résume pas à la lutte contre les *fake news* et qu'elle doit s'appuyer sur une pédagogie active.

Référence citée:

Petit Manuel critique d'éducation aux médias, Pour une déconstruction des représentations médiatiques, Collectif La Friche et EDUmédias, Éditions du commun, 2021

Acteurs cités:

Collectif La Friche: collectif de journalistes indépendant.e.s composé de reporters, artistes, documentaristes, professionnels et professionnelles de l'image et du son. Mêlant pratiques artistiques, journalistiques et documentaires, ils animent des ateliers d'éducation aux médias reposant sur des valeurs d'éducation populaire, d'émancipation et d'enseignement, par le faire.

www.collectiflafriche.com

Association EDUmédias: collectif réunissant des chercheuses du laboratoire GERiiCO, ayant pour but de promouvoir l'éducation aux médias, à l'information et aux images.

Labo 148: agence de production de contenus originaux, à la lisière entre pratiques artistiques et journalistiques, installée à la Condition Publique de Roubaix. Sa rédaction et son fonctionnement mêlent jeunes issus des quartiers populaires, volontaires, étudiants en journalisme de l'ESJ Lille et de l'université de Lille. Le Labo 148 a pour ambition de générer des formats innovants, au ton spontané, sur des thématiques de société qui sont au cœur des préoccupations des jeunes.

www.labo148.com

EMicycle: réseau des acteurs de l'éducation aux médias et à l'information de la région Hauts-de-France. En 2023, l'annuaire recense 56 structures et personnes membres du réseau. Son fonctionnement se formalise en trois points: une connaissance des initiatives de chacun, une production d'actions communes (formations, résidences, temps de concertations et d'échanges, cartographie, ressources), un accompagnement des structures du réseau prenant en compte leurs besoins.

www.emicycle.fr

Sophie Baclet-Louvet et **François Moutier** portent la recherche-action ECN (Éducation à la citoyenneté numérique) lancée en février 2022 par le CRAJEP Hauts-de-France (Comité régional des associations de jeunesse et d'éducation populaire). L'une est doctorante en droit public,

l'autre est coordinateur du projet. À eux deux, ils nous rappellent les fondements de l'éducation populaire et nous expliquent en quoi elle aide à réfléchir une culture du numérique au sein de nos sociétés, complémentaire d'une éducation aux médias et d'une éducation artistique aux images.

Entretien avec le CRAJEP

Pour une éducation à la citoyenneté numérique

Propos recueillis par
Mathilde Derôme, Acap



Quelle place les réseaux sociaux tiennent-ils dans les pratiques d'animation jeunesse et d'éducation populaire que vous accompagnez au sein de votre fédération ?

Nous menons des actions d'éducation aux médias depuis longtemps, mais la question du numérique n'est travaillée que de manière parcellaire par certaines associations. Il existe par exemple *Des-infox* mené par la CMJC ou *D-clics* et *Les veilleurs d'infos* portés par la Ligue de l'enseignement. Il y a toutefois peu de mises en commun entre les initiatives.

Quand le Covid est arrivé, beaucoup de gens se sont rendu compte que les pratiques numériques pouvaient être très intéressantes, mais comportaient également des effets négatifs. Il y a eu une prise de conscience de la nécessité d'être accompagné. Pour le CRAJEP, la place de l'éducation populaire sur ces questions paraissait évidente. Il fallait que nos réseaux s'emparent de cette question.

En posant les bases de la réflexion tout début 2022, nous avons vite pu observer les difficultés : définition polysémique de la question, sujet

très volatile, évolution très rapide des pratiques, horizons très différents des coordinateurs présents sur le terrain, etc. Nous avons décidé d'en faire une force plutôt qu'un frein en choisissant la forme d'une recherche-action. Cette dynamique a permis de mobiliser dès le début un consortium d'acteurs: 10 coordinateurs, issus de fédérations différentes des cinq départements, qui constituent le premier cercle du projet, le 2^e étant les 71 personnes qui ont été interrogées et le 3^e les personnes suivant les modules de formation créés. C'est vraiment le principe d'une recherche-action: qu'un consortium d'acteurs puisse se construire une culture commune, en faisant ensemble un chemin d'acculturation et de prise en considération des réalités des autres.

Le CRAJEP Hauts-de-France a lancé cette recherche-action sur l'éducation à la citoyenneté numérique en février 2022. Quels ont été les principaux constats?

Ce qui est apparu lors de la première série d'entretiens, c'est que le numérique ne résout strictement aucun des maux de la société dans laquelle nous vivons! Les mêmes logiques de domination se retrouvent dans les pratiques numériques. Elles vont être accentuées ou au contraire atténuées sous certains aspects, mais en aucun cas le numérique ne vient régler les problèmes. Nous avons reçu beaucoup de témoignages, de récits de vie qui nous ont permis de repérer des nœuds à traiter. Certaines paroles

étaient exprimées pour la première fois, avec des témoignages parfois difficiles, ce qui nous a renforcé dans l'idée qu'il était indispensable de proposer une pédagogie incarnée.

De cette matière, nous avons distingué trois thématiques principales: les dominations et discriminations, le militantisme, la question de la vie privée et de la protection des données. Et nous en avons tiré trois modules de formation:

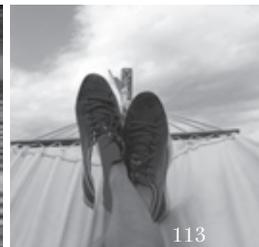
- Discrimination et harcèlement en ligne: centré principalement sur les violences en ligne, qui sont toujours liées à des questions de domination et de discrimination;
- Engagement et participation citoyenne en ligne: autour des nouvelles formes de mobilisation, des nouvelles causes (Internet libre, féminisme en ligne, etc.), de la liberté d'expression (compréhension de ce que l'on peut dire et de ce qui est légiféré, découverte des mécanismes qui amènent les réseaux sociaux à mettre davantage en avant les propos haineux, etc.);
- Socialisation en ligne: autour de la protection des données et de l'économie de l'attention.

Quelles formes prennent ces modules de formation?

Pour chacun des modules, nous commençons toujours par le « savoir chaud ». L'objectif est de libérer la parole et de partir de la pratique réelle des gens présents. Ensuite, nous proposons une médiation du « savoir froid » avec des outils

pédagogiques que nous avons créés pour faciliter la transmission des savoirs complexes (comprendre ce qu'est un algorithme, la caisse de résonance, le biais discriminant, etc.). Et enfin, le module se termine par un temps « d'idéation », c'est-à-dire une manière de reprendre le pouvoir. Le principe est d'agir sur mon terrain, que ce soit en tant qu'acteur éducatif, en tant que jeune ou en tant que parent. Cette méthode a aussi été pensée au regard de ce qui était ressorti des entretiens : dans la plupart des cas, les médiateurs ou les jeunes étaient passifs sur ces sujets-là, voire apeurés par le numérique pour certains. L'idée de ces formations est d'aider à passer à l'action où que l'on soit, pour lutter notamment contre la fracture numérique.

Ces modules sont suffisamment larges et souples pour les faire évoluer en fonction des demandes des participants, puisqu'on part toujours des récits d'expérience. La question de l'écologie par exemple peut se retrouver dans tous les modules et si de nouvelles applications ou de nouvelles pratiques apparaissent, on pourra les inclure dans les échanges. Dans ces modules, il s'agit finalement de parler de culture numérique plus que d'apprentissage purement technique, même si cette question n'est jamais neutre et est liée à des choix que l'on veut porter sur la citoyenneté numérique. Par exemple, le choix d'utiliser des réseaux sociaux ou des plateformes liées aux Gafam n'est pas un choix neutre. Comment libérer des gens avec des outils qui aliènent ? La socialisation actuelle par le numérique et les choix politiques, font que, pour le moment, nous n'avons pas tellement le choix



de notre culture numérique. Ce que l'on cherche à faire là-dedans, c'est amener à une prise de conscience qu'on a potentiellement adopté une pratique numérique qui va à l'encontre de nos valeurs. On ne veut pas être donneur de leçon, mais par contre, on veut créer des temps où on en parle, où on regarde, on décortique, on s'écoute. Et si on fait le constat commun qu'il y a quelque chose qui ne va pas, on réfléchit ensuite ensemble sur ce qu'on pourrait faire, comment on pourrait agir.

Au sein des récits de vie recueillis lors des entretiens, y a-t-il des pratiques de réseaux sociaux qui vous ont particulièrement marqués ?

Nous avons appris et découvert beaucoup de choses *via* les entretiens. Par exemple, le jeu vidéo Roblox ou d'autres jeux vidéo qui se jouent en ligne sont utilisés comme de véritables réseaux sociaux pour les plus jeunes, et peuvent avoir des vertus de socialisation ou d'apprentissage. Plusieurs témoignages montrent que les jeux vidéo ont permis à certains d'apprendre des choses en histoire, en langues ou dans d'autres domaines. Un jeune ado nous a aussi confié qu'il avait rencontré au sein d'un jeu en ligne un autre élève qui lui avait confié avoir été harcelé à l'école. Lui-même harcelé, il a décidé de créer un compte TikTok pour lutter contre le harcèlement.

De l'autre côté du spectre, on a découvert la « scarification numérique » : une personne de 16-17 ans qui se crée un compte avec un profil fictif

et qui s'envoie à elle-même des commentaires haineux sur son autre compte avec son vrai profil ; elle s'auto-harcèle en quelque sorte. On ne savait pas que cela existait.

Lors des entretiens, en 1h30 de temps, les personnes se sont beaucoup livrées. Ce constat nous a amenés à considérer cet aspect : mettre des mots sur des maux produit déjà quelque chose. Avec quand même un garde-fou : ne pas dépasser le cadre de nos compétences, qui ne sont pas celles d'un psychologue ou d'un psychiatre. Cela a renforcé notre sentiment de la nécessité à faire réseau avec les médiateurs numériques, pour ne pas les laisser seuls face à ce genre de situation.

Il est important de former les animateurs sur le numérique, parce que la vie des jeunes et leur sécurité ne se limitent plus au réel. Il y a encore beaucoup d'impensés sur notre devoir d'éveiller l'esprit critique des jeunes et des professionnels sur ces questions.

Pensez-vous que les réseaux sociaux viennent changer vos pratiques d'éducation populaire ?

Emmanuel Porte a fait un rapport pour l'INJEP (Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire, ndlr) sur le numérique et l'éducation populaire en 2018 qui est très parlant. Au départ, il nous semble qu'il y a eu une confusion : l'éducation populaire a inclus le numérique dans l'EMI, qu'elle pratiquait déjà bien avant l'arrivée du premier. On a oublié ou délaissé certains éléments

avec cette approche. Ce que dit Emmanuel Porte, c'est qu'il faut utiliser ces médias numériques pour parler de questions de citoyenneté. Mais on ne réinterroge pas l'outil en lui-même. Même si certains acteurs de terrain ont mis en place des choses sur la compréhension des outils (comme des crypto-parties ou des LAN – Local Area Network, réseau informatique local – dans les centres sociaux par exemple, qui ont contribué à la culture geek dans certains lieux), on ne va pas assez loin encore dans la compréhension de la culture du numérique. Le numérique vient questionner l'éducation populaire dans ses méthodes en les repolitisant, en créant une réflexion critique sur la culture numérique qu'on a adopté malgré nous, dans une temporalité très courte. Et c'est hyper intéressant. Cela remet au centre la nécessité de partir des gens. La recherche-action que nous avons menée, nous a permis de réinterroger les fondamentaux de l'éducation populaire.

Le numérique permet de relancer les dés. Par exemple, dans la lutte contre la discrimination: le numérique invisibilise une partie des choses certes, mais il vient aussi en visibiliser d'autres, soit parce qu'une parole se libère en ligne, soit parce qu'on va se rendre compte qu'un ChatBot devient raciste au bout de 8 heures. La compréhension du fonctionnement des algorithmes permet de prendre conscience des choses. C'est peut-être une opportunité de revoir notre société avec ce nouveau prisme-là.

De même pour la pédagogie: si aujourd'hui on n'est que descendant, on est voué à l'échec.

Le professeur dans sa salle de classe, par exemple, est fortement mis en concurrence avec les smartphones, Google, les réseaux: cela l'oblige en quelque sorte à repenser sa pédagogie et c'est très intéressant.

Même chose au niveau du militantisme: le *slow activism* – le fait de militer à travers des outils numériques, comme les pétitions en ligne – est à questionner et en même temps, il engendre du débat et peut-être la mobilisation de nouvelles personnes, avec des formats hybrides de dialogue. Est-ce que c'est mal, est-ce que c'est bien, je ne sais pas. Mais peut-être que cela amène, *a minima*, à repenser les formes de gouvernance et de prise de parole sur la place publique.

Quelles sont les suites que vous envisagez?

Le dernier séminaire que l'on vient de faire porte sur le téléphone portable, et notamment sur l'impact que celui-ci peut avoir sur la représentation de soi: l'image que j'ai de moi et l'image que le téléphone renvoie de moi et du monde. La question de la fiction et de l'autofiction a aussi été abordée, de la confusion entre le réel et ce qui se passe en ligne.

On va se pencher prochainement sur les questions du « prendre soin » et des langages utilisés au sein des réseaux sociaux.

De nouvelles questions se profilent également avec l'arrivée de ChatBot et des intelligences artificielles (IA). Quelles conséquences si l'on

confie une partie des décisions aux IA, si on donne à une IA la direction d'une entreprise, si on lui confie une parole pour les débats politiques? Ces IA se basent uniquement sur les données existant en ligne, qui sont certes extrêmement nombreuses, mais laissent de côté des communautés, des points de vue et des complexités.

Comment votre approche s'articule-t-elle avec l'éducation aux médias et à l'information et avec l'éducation aux images?

Nous avons choisi d'axer nos efforts sur l'inclusion numérique et moins sur l'éducation aux médias, d'une part parce que d'autres acteurs portent ces questions, d'autre part parce qu'on a eu le sentiment que l'éducation citoyenne à la culture numérique était peu travaillée.

Il y a des points communs bien sûr entre toutes ces approches : notamment le travail sur l'esprit critique et le positionnement au monde. Dans cette idée de complémentarité, nous avons envie par exemple de déployer des open badge, pour montrer les compétences que chaque professionnel a sur le numérique. L'idée est de permettre une reconnaissance de notre travail, mais aussi une mise en lien des acteurs qui ont des compétences complémentaires.

En savoir plus sur la démarche ECN :

crajephdf.org/education-a-la-citoyennete-numerique

Références

Lionel Arnaud,
Une éducation populaire 2.0?,
Nectart, vol. 7, n° 2,
2018, p. 50-57

Emmanuel Porte,
Éducation populaire à l'ère du numérique,
rapport de l'INJEP
disponible en ligne,
2018

Bruno Patino,
La civilisation du poisson rouge,
Petit traité sur le marché de l'attention,
Grasset, 2019

Nations Unies,
Rapport du
rapporteur spécial
sur le droit à la vie
privée « Intelligence
artificielle et respect
de la vie privée des
enfants »,
25 janvier 2021

Bruno Patino,
Tempête dans le bocal,
*La nouvelle civilisation
du poisson rouge*,
Grasset, 2022

Sophie Baclet-Louvet,
François Moutier,
*La recherche-action
comme remède possible
à l'obsolescence
programmée des
formations sur le
numérique*, *Vie sociale
et traitements*, n° 157,
2023, p. 29-33.

Framasoft, ressources
et articles en ligne,
www.framablog.org



moni_s_cats

Suivre



Revoir

JoNy_V



Présentation Acap - pôle régional image

Depuis plus de 20 ans, l'Acap est l'acteur de référence sur l'action culturelle et l'éducation cinématographique en Hauts-de-France.

Association engagée dans une relation de réciprocité avec son territoire, l'Acap œuvre en faveur du rayonnement d'un cinéma original et exigeant auprès de toutes et tous. Il investit les cultures de l'image et du cinéma à l'intersection entre l'art, les nouvelles technologies et les enjeux de société.

Espace d'échanges pour comprendre notre époque virtualisée, l'Acap développe une action unique autour des pratiques créatives, de la formation, la diffusion, l'innovation, l'éducation et travaille avec grand public et professionnels pour faire du cinéma et de l'image, un levier de créativité, de solidarité et de responsabilité.

Des ressources et outils en accès libre

La conception, co-production et mise à disposition de ressources et d'outils, destinés à accompagner les opérateurs et relais et à favoriser l'appropriation des notions liées aux images s'organisent de longue date au sein de l'Acap, dans le cadre de sa mission de pôle régional d'éducation aux images.

Ressources pédagogiques

Édition: Les carnets La fabrique du regard (*Éducation aux images et séries, Le documentaire, Le cinéma d'animation, Éducation à l'image 2.0...*)

Vidéos sur le cinéma: *L'histoire des salles de cinéma, L'invention du cinéma, Les métiers du cinéma...*

Podcast: *Les inattendus*, une première série de 6 épisodes sur les médiatrices et médiateurs en salle de cinéma

Sites web: www.acap-cinema.com articles pédagogiques, récits d'expériences et analyses sur le cinéma et l'éducation aux images

www.lefildesimages.fr webinaires, dossiers, expériences et initiatives autour de l'éducation aux images

Ressources d'expertise

États des lieux et études: *État des lieux annuel des dispositifs scolaires d'éducation aux images, Photographie régionale annuelle de l'exploitation cinématographique en Hauts-de-France, Étude sociologique Les jeunes, les images, les écrans en Hauts-de-France*

Conférences et événements animés par des experts sur les enjeux d'éducation aux images

Articles de spécialistes sur les sujets de fond et d'actualité de l'éducation aux images et du cinéma

Outils

La boîte à outils du médiateur construite à partir de vidéos et de ressources associées, autour du parcours d'un film jusqu'au grand écran, des métiers de la salle de cinéma, de la venue et de l'accueil du jeune public en salle, et des prolongements à imaginer au-delà de la projection.

Pastilles avant-programme pour les cinémas

Cours en ligne *Moi aussi je veux faire...*

La Boîte à balbutiné, mallette pédagogique sur les origines du cinéma

La Table MashUp, outil pédagogique autour du montage

Mais aussi: des jeux de plateau, des *escape game*, des expositions...

Directrice de publication : Pauline Chasserieau	Ont contribué à la rédaction de cet ouvrage : Anne Alombert, Sophie Baclet-Louvet, Pauline Chasserieau, Sheerazad	Acap - pôle régional image 8, rue Dijon BP 90322 80003 Amiens cedex 1
Responsable de l'édition : Mathilde Derôme	Chekaik-Chaila, Mathilde Derôme, Clément Dorival, Erika Haglund, Frédérique Hammerli, Pierre Larose, Ingrid Lemaire, François Moutier, Lucas Roxo, Gabrielle Stemmer	03 22 72 68 30 info@acap-cinema.com www.acap-cinema.com
Coordinatrice de la publication : Mélanie Ohayon		
Correction : Amélie Clément		
Conception graphique : Surfaces Studio		
Impression : Graphius	Certaines images de cette édition sont issues des banques d'images Freepik et Pexels puis modifiées à l'aide d'un algorithme de remplacement de contenu. D'autres ont été générées avec CrAlyon et This Person Does Not Exist.	



**PRÉFET
DE LA RÉGION
HAUTS-DE-FRANCE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*



Région
Hauts-de-France



oise
LE DÉPARTEMENT



Le réseau régional des actrices
de l'Éducation aux Médias et à l'Information
en Hauts-de-France

Lieu ressource
du cinéma et de
l'audiovisuel en
Hauts-de-France,
l'Acap - pôle régional
image reçoit le soutien
du Ministère de la
Culture – DRAC
Hauts-de-France,
de la Région
Hauts-de-France,
du Conseil
départemental de
l'Oise et du Centre
national du cinéma
et de l'image animée.

La présente édition
a reçu le soutien
d'EMicycle.

L'Acap remercie
chaleureusement
toutes les personnes
ayant participé
au contenu et à la
mise en forme de
cette édition, ainsi
que les partenaires
ayant contribué à sa
diffusion : le **réseau
des pôles régionaux
d'éducation aux
images** et **L'Archipel
des lucioles -
Réseau national
d'éducation aux
images**.

Dépôt légal : juin 2023
ISBN 979-10-94407-11-0



Comment penser l'éducation aux images pour une génération d'enfants et d'adolescents née avec la révolution numérique? Quels sont les nouveaux enjeux? Le web social est-il un nouveau terrain de jeu?

Entre fascination technologique, craintes ou innovations créatives, l'Acap en tant que pôle régional d'éducation aux images des Hauts-de-France a interrogé cinéastes, enseignants, journalistes... sur les liens qui unissent pédagogie des images et médias sociaux.

Les éditions de l'Acap
Collection La fabrique du regard



Comment penser l'éducation aux images pour une génération d'enfants et d'adolescents née avec la révolution numérique? Quels sont les nouveaux enjeux? Le web social est-il un nouveau terrain de jeu?

Entre fascination technologique, craintes ou innovations créatives, l'Acap en tant que pôle régional d'éducation aux images des Hauts-de-France a interrogé cinéastes, enseignants, journalistes... sur les liens qui unissent pédagogie des images et médias sociaux.

Web social, terrain de jeu pour l'éducation aux images?

Web social, terrain de jeu pour l'éducation aux images?

Les éditions de l'Acap
Collection La fabrique du regard

